

La Comédiathèque

Un Succès de Librairie

Une comédie de Jean-Pierre Martinez

www.comediatheque.com

**Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr**

Un Succès de Librairie

Dans une librairie de quartier au bord de la faillite se croisent une galerie de personnages à la poursuite de leurs destins. Un auteur qui s'est enfin décidé à publier son premier roman. Une auteure à la recherche du sien dont elle a perdu l'original. Une libraire amoureuse. Un libraire philosophe. Un délinquant assez idiot pour braquer une librairie en pensant trouver de l'argent dans la caisse. Deux policiers enquêtant sur une affaire de plagiat... Et quelques clients plus ou moins éclairés de cet étrange petit commerce proposant à la fois des best-sellers et des navets.

Les 14 personnages

**Charles : le romancier
Marguerite : sa femme
Brigitte : sa fille
Vincent : son gendre
Fred : son petit-fils (ou petite-fille)
Catherine : sa sœur
Josiane : son ex-collègue
Alice : la libraire
Gérard : l'inconnu
Alban : le journaliste
Jacques : l'adjoint au maire et policier
Sofia (ou Socrate) : l'épicière-libraire
Eve : la poétesse
Irène : la chercheuse**

***Certains personnages peuvent être indifféremment masculins ou féminins.
Certains des personnages intervenant dans le deuxième acte
(les deux lectrices, les deux policiers, le délinquant, la poétesse, la chercheuse)
peuvent ou non être ceux qui sont déjà intervenus dans le premier.
La distribution est donc très modulable en nombre (de 14 à plus de 20)
et en sexe (avec un minimum de 5 hommes)***

La devanture d'une librairie, avec au milieu la porte d'entrée (le tout pouvant être figuré par une toile peinte avec néanmoins la possibilité de passer par la porte). On supposera que la boutique donne sur une petite place ou un large trottoir sur lequel on a sorti d'un côté une table garnie d'un buffet, de l'autre une table plus petite, sur laquelle trône une pile de livres. Charles, l'auteur, la cinquantaine ou la soixantaine élégante, arrive avec dans les mains quelques flûtes à champagne. Il porte une chemise blanche et une veste.

Charles – Ça va peut-être suffire, pour les coupes, non ? On ne va pas être si nombreux que ça...

Alice, la libraire, autour de la cinquantaine, entre à son tour avec à la main un jerricane d'essence. Elle est plutôt belle femme mais son style vestimentaire un peu sévère et son chignon ne la mettent pas vraiment en valeur.

Alice – D'abord ce ne sont pas des coupes, mais des flûtes à champagne. Je m'étonne qu'un homme de lettres comme vous ne soit pas plus rigoureux dans le choix de son vocabulaire...

Charles – Comme ce n'est sûrement pas du vrai champagne non plus...

Alice – Désolée, notre budget communication ne nous autorise pas encore la Veuve Clicquot.

Charles – Qu'importe le breuvage, pourvu qu'on ait l'ivresse... *(Il avise alors le jerricane qu'elle tient à la main)*. Mais vous ne comptez quand même pas leur servir du super sans plomb ? Sinon, il faut absolument leur interdire de fumer, même dehors...

Alice – C'est du Champomy...

Charles – Du Champomy ?

Alice – C'est comme du champagne, mais c'est à base de pomme. Et bien entendu, sans alcool.

Charles – Ah oui... La dernière fois que j'en ai bu, c'était au goûter d'anniversaire de mon petit-fils, je crois.

Alice – Au moins, si quelqu'un se tue sur la route en repartant, on ne pourra pas nous reprocher de l'avoir saoulé.

Charles – Je reconnais bien là votre optimisme... Mais pourquoi dans un jerricane ?

Alice – Ce serait un peu trop compliqué à vous expliquer... *(Il lui lance cependant un regard interrogateur)* Disons que c'est une sous marque que j'ai achetée en vrac à un ami qui travaille le matin chez un épicière discount et l'après-midi dans une station service...

Charles – Ah oui... C'est en effet beaucoup plus clair pour moi, maintenant...

Alice – Il paraît que c'est aussi bon que le vrai Champomy... Et puis si ce n'est pas aussi bon, ils en boiront moins... Après tout, nous sommes là pour célébrer la parution de votre roman, pas pour picoler.

Charles – Je pense malgré tout qu'il vaudrait mieux ne pas laisser le jerricane directement sur le buffet...

Alice – Vous avez raison. Je dois avoir quelques bouteilles vides à la cuisine...

Alice repart vers la cuisine, et revient avec quelques bouteilles de champagne vides, qu'elle commence à remplir avec le contenu du jerricane.

Alice – Avec le bec verseur, c'est pratique.

Charles – Vous pensez vraiment à tout... J'espère que vous avez aussi pensé à bien rincer le jerricane... Le goût de l'essence, c'est très persistant, vous savez...

Alice – J'ai pris du sirop de cassis, pour faire des kirs.

Charles – C'est une très bonne idée. Ça passera mieux avec du sirop.

Alice – J'ai l'impression de préparer des cocktails Molotov... Ça me rappelle ma jeunesse...

Charles – Tiens donc... Je crois que c'est un épisode de votre vie que vous avez omis de me raconter jusque là...

Alice – Ce sera pour une autre fois. Nos invités ne vont pas tarder à arriver...

Charles – Vous croyez vraiment que quelqu'un va venir ?

Alice – Sinon, nous noierons notre chagrin dans le jus de pomme...

Charles – Je préfère boire du Champomy frelaté avec vous que du champagne millésimé avec n'importe qui d'autre.

Alice – Même avec votre femme, Charles ?

Petit moment de flottement, mais Charles préfère éluder, et picore une graine dans une coupelle.

Charles – Elles ont un drôle de goût, ces cacahuètes...

Alice – Des grains de maïs salés, c'était moins cher... Mais les Tucs sont absolument authentiques, je vous le garantis.

Charles – Dans ce cas... Que la fête commence !

Fred, environ dix-huit ans, arrive.

Charles – Ah, bonjour Fred !

Fred – Salut Pépé. Ça biche ?

Charles – Alice, je vous présente mon petit-fils. C'est lui qui m'a initié au Champomy, il y a quelques années... Mais vous le connaissez peut-être déjà...

Alice – En tout cas, je n'ai jamais eu le privilège de le voir dans cette librairie...

Charles – Je crois que là, il y a un message subliminal, Fred.

Fred – Subliminal ?

Charles – J'emploie volontairement un gros mot par jour quand je lui parle, pour essayer d'enrichir son vocabulaire au-delà de deux cents mots... Ce que voulait dire Alice par ce sous-entendu à peine perceptible, Fred, c'est que tu ne dois pas souvent ouvrir un livre...

Alice – Que voulez-vous ? Aujourd'hui, les jeunes n'entrent plus dans une librairie qu'une fois par an, en septembre, pour acheter les bouquins au programme. Alors si Proust n'apparaît pas sur la liste des fournitures scolaires avant le bac, ils arrivent à l'université en pensant que c'est un type qui fait du stand up.

Charles – Du stand up ?

Fred – Vous ne devriez pas utiliser des mots si compliqués avec lui... Mais dis donc, Pépé, il n'y a pas foule pour ta séance de dédicace...

Alice – Ça va venir... Charles a quand même pas mal d'amis !

Fred – Tu as créé un événement ?

Charles – Un événement ?

Fred – Un événement Facebook !

Charles – Pour quoi faire ?

Fred – Pour inviter tes amis !

Charles – Mes amis ?

Fred – Tu as combien d'amis ?

Charles – Je ne sais pas, moi... De vrais amis ? Deux ou trois...

Fred – Ah d'accord...

Alice – On a juste envoyé quelques faire-part...

Charles – À la famille aussi, bien sûr. Par courrier.

Fred – Des faire-part à la famille, d'accord... Comme pour un enterrement, quoi...

Alice – Comme pour un baptême, plutôt ! C'est vrai, ce livre, c'est un peu votre bébé, Charles...

Fred – Mais quand vous dites par courrier... Vous voulez dire par courrier électronique ?

Charles – Par la poste !

Fred – D'accord... Ambiance vintage, alors.

Alice – Et puis on a mis une affiche sur le mur, évidemment.

Fred – Le mur Facebook.

Charles – Le mur de la librairie !

Fred – Bien sûr...

Le portable de Fred sonne et il répond.

Fred – Ouais ma poule ? (*En s'éloignant*) Non, j'étais avec mon pépé, là... Non pas celui-là. Celui que tu connais il est mort il y a trois mois. Mon autre grand-père, celui qui a écrit ses mémoires, tu sais...

Charles (*levant les yeux au ciel*) – Mes mémoires...

Alice – Heureusement, Charles, vous ne vous prenez pas encore pour le Général de Gaulle.

Fred (*à Charles*) – Je repasse tout à l'heure, Pépé, ok ?

Charles – Il tient absolument à m'appeler Pépé, je ne sais pas pourquoi.

Alice – Ça vous va bien...

Fred (*à son interlocuteur téléphonique*) – Qui ça, Karim ? Non ? Ah ouais ? C'est cool... Au fait, je t'ai parlé de ma nouvelle appli ?

Il sort. Charles et Alice échangent un regard désabusé.

Charles – Parfois, je me demande si on habite sur la même planète, mon petit-fils et moi...

Alice – Moi, parfois, je me demande si la planète sur laquelle on vit vous et moi existe encore.

Arrive Marguerite, la femme de Charles, quinquagénaire pimpante.

Alice – Ah, Marguerite...

Charles – Tu es la première, c'est gentil !

Marguerite – Bonjour Alice. Je passe en coup de vent, j'ai encore deux ou trois clientes à finir au salon. (*À Charles*) Je t'avais dit de faire un saut ce matin, toi aussi ! Regarde de quoi tu as l'air ! Je t'aurais fait un brushing ! Si le journaliste de La Gazette te prend en photo, tu imagines...

Charles – Désolé, je n'ai vraiment pas eu le temps. On vient à peine de finir. Et puis je ne suis pas sûr de vouloir ressembler à un présentateur télé...

Marguerite – Entre nous, vous aussi, Alice, vous auriez dû venir me voir...

Alice – Vous trouvez que je suis mal coiffée ?

Marguerite préfère ne pas répondre.

Marguerite – Alors ça y est, tout est prêt ?

Alice – À un moment, on a cru qu'on allait devoir tout annuler. On a été livré il y a une heure, vous vous rendez compte ?

Marguerite – Vous avez fait appel à quel traiteur ?

Alice – Euh, non... Je parlais de l'imprimeur... Une séance de dédicace, sans le livre de l'auteur...

Marguerite – Ah oui, bien sûr... Je pensais que vous parliez des petits fours...

Alice – Alors qu'est-ce que vous en pensez ?

Marguerite – Du buffet ?

Alice – Du roman de votre mari ! J'imagine que vous avez été sa première lectrice...

Marguerite – En fait, j'ai préféré avoir la surprise... Et puis il écrit tellement mal... Je veux dire, quand il écrit à la main... C'est comme mon médecin, tiens... Je n'arrive jamais à déchiffrer ce qu'il y a d'écrit sur mes ordonnances. Alors un manuscrit tout entier, vous imaginez un peu... Heureusement que les pharmaciens n'écrivent pas de romans ! Bon, désolée, il faut que j'y retourne. Je ferme le salon, et j'arrive, d'accord ?

Charles – Très bien, alors à tout à l'heure...

Elle sort.

Alice – Vous aussi vous trouvez que je suis mal coiffée ?

Charles – Vous êtes coiffée comme d'habitude, non ?

Alice – Je ne sais pas trop comment je dois interpréter ça... Mais je vais quand même aller me refaire une beauté avant que les premiers invités arrivent. Vous pouvez garder la boutique un moment ?

Charles – Bien sûr.

Alice – Profitez-en pour réviser votre discours.

Charles – Mon discours ?

Alice – Vous avez bien préparé une petite intervention, non ?

Charles – Quel genre d'intervention ?

Alice – Comme pour les Oscars ! Je remercie ma femme, mon éditeur...

Charles – Je n'ai pas d'éditeur ! Vous vous fichez de moi, c'est ça ?

Alice – Vous avez entendu votre femme ? La journaliste de la Gazette sera là. Qu'est-ce qu'elle va mettre dans son article si vous ne prononcez pas une petite bafouille pour présenter votre livre ?

Alice s'apprête à sortir, mais Charles la rappelle en lui tendant le jerricane.

Charles – Vous pouvez poser ça à la cuisine en passant ?

Alice – Vous avez raison, ça fera de la place...

Elle prend le jerricane, et sort. Charles semble perturbé. Réfléchissant à son discours, il se met à marmonner quelques paroles inaudibles. Il est si concentré qu'il ne voit pas entrer Eve, une cliente, la trentaine plutôt jolie.

Charles (*à haute voix*) – Chers amis, bonjour ! Non, ça fait un peu trop Jeu des Mille Francs... Chers amis, je vous remercie tout d'abord d'être venus si nombreux...

Eve l'observe un instant parler tout seul, avec un air un peu inquiet. Charles se retourne enfin et sursaute en la voyant.

Charles – Excusez-moi, je répétais mon discours... Mais rassurez-vous, j'essaierai de ne pas être trop long.

Eve – Ah, oui...

La cliente jette un regard circulaire dans la boutique, semblant chercher quelque chose.

Charles (*désignant la pile de bouquins*) – Les livres sont là.

Cliente – Très bien.

Charles – Je suis l'auteur.

Eve – Parfait...

Charles – Voulez-vous que je vous en dédicace un exemplaire ? Vous serez ma première fois...

Eve – C'est à dire que...

Charles – Vous venez pour la séance de signature, c'est bien ça ?

Eve – Euh... Non, je cherche une cartouche d'encre pour mon imprimante. (*Elle sort un papier qu'elle lui met sous le nez*) Tenez, j'ai noté la référence ici. Vous auriez ça ?

Charles – Ah... Pour ça, il faudrait attendre que la libraire revienne...

Eve – Pardon... J'avais cru que... Dans ce cas, il vaudrait mieux que je repasse tout à l'heure...

Charles – Elle ne devrait pas tarder... Je peux vous offrir un cocktail pour patienter ? Si vous me promettez de ne pas fumer juste après...

Eve – Merci, mais ma coiffeuse m'a dit qu'elle pouvait me prendre dans cinq minutes...

Charles – Méfiez-vous des minutes de coiffeuse.

Eve – Pardon ?

Charles – Elles vous disent cinq minutes, et pour vous ça a l'air de durer une heure... Avec les coiffeuses, le temps passe beaucoup moins vite, c'est un phénomène bien connu.

Eve – Ah oui...

Charles – Croyez-moi, je vis avec une coiffeuse depuis trente ans et j'ai l'impression que ça fait une éternité...

Eve (*un peu embarrassée*) – Très bien... À tout à l'heure, alors !

Elle sort.

Charles – Bon... Ben moi aussi, je vais aller me passer un coup de peigne...

Il sort. Entrent Brigitte, la fille de Charles, et Vincent, son gendre.

Vincent – Merde, je crois qu'on est les premiers, dis donc...

Brigitte – Tu crois ?

Vincent – Ben je ne sais pas... Comme on est les seuls...

Brigitte – Il y a quelqu'un ?

Vincent – Pas si fort ! Tu vois bien qu'il n'y a personne...

Brigitte – C'est pour signaler notre arrivée... C'est ce qu'on fait dans ces cas-là, non ?

Vincent – Dans ces cas-là, on peut aussi se barrer et revenir quand il y a un peu plus de monde. Je t'avais dit qu'il ne fallait pas arriver trop tôt.

Brigitte – C'est mon père, quand même... Pour une fois qu'il fait quelque chose...

Vincent – J'aurais préféré qu'il fasse un barbecue, comme tout le monde... Tu as vu la tronche du buffet ?

Brigitte – On ne vient pour manger...

Le regard de Vincent se tourne vers la pile de livres.

Vincent – Je me demande pourquoi on vient, d'ailleurs. Tu l'as lu ?

Brigitte – Quoi ?

Vincent – Son bouquin !

Brigitte – Ah... Euh... Non, pas encore... Il vient de le publier, non ?

Vincent – Au moins, on n'aura pas à lui dire ce qu'on en pense. (*Vincent s'approche de la pile et regarde le titre*) Ma Part d'Ombre... Oh, putain...

Brigitte – Quoi ?

Vincent – Quel titre à la con...

Brigitte – C'est vrai que ça ne donne pas tellement envie de le lire...

Vincent – Tu m'étonnes. À moins d'être déjà complètement dépressif.

Brigitte – Mmm... Ça ne sent pas trop le best seller de l'été qu'on lit sur la plage pour oublier ses problèmes.

Vincent – Parce que tu as des problèmes, toi ? *(Elle ne répond pas)* Tu sais que j'écrivais, moi aussi, quand j'étais gosse ?

Brigitte – Ah oui ? Et qu'est-ce que tu écrivais ?

Vincent – Différentes choses... Des poèmes, par exemple...

Brigitte – Tu écrivais des poèmes ? Toi ?

Vincent – Oui, bon, c'était il y a longtemps...

Brigitte – En tout cas, à moi, tu ne m'as jamais écrit de poèmes...

Vincent – Oui, oh... Moi, j'ai vite compris que ce n'était pas en devenant écrivain que je réussirai dans la vie...

Brigitte – C'est clair...

Vincent – Tu vas voir qu'ils vont nous servir du mousseux...

Brigitte – Tu crois ? Moi le mousseux, ça me donne des gaz...

Vincent – On se barre, je te dis... Justement, j'ai quelques coups de fil à passer en attendant...

Brigitte – On ne va pas laisser la boutique comme ça ?

Vincent – Comment ça comme ça ?

Brigitte – Sans surveillance ! N'importe qui pourrait entrer, se servir et partir sans payer...

Vincent – Qui pourrait bien voler des bouquins ? Surtout celui de ton père...

Brigitte – Je ne sais pas moi... Des gens qui aiment lire...

Vincent – Tu as déjà entendu parler d'un hold up dans une librairie ?

Brigitte – Non...

Vincent – On reviendra dans une demi-heure, je te dis.

Brigitte – Bon, d'accord.

Ils s'apprêtent à s'éclipser quand Charles revient.

Charles – Ah, Brigitte, ma chérie !

Vincent (*en aparté à Brigitte*) – Et merde...

Brigitte – Bonjour papa...

Il fait la bise à sa fille avant de serrer la main de son gendre.

Charles – Bonjour Vincent.

Vincent – Salut Charles, comment va ? Alors c'est le grand jour ?

Brigitte – Tu aurais pu mettre une cravate... Avec ta chemise blanche et ton col ouvert, comme ça, on t'imagine dans une charrette en route pour l'échafaud...

Charles – C'est un peu l'impression que j'ai, figure-toi... Même si avec cette apparente décontraction, je pensais plutôt la jouer BHL... C'est gentil d'être venus. Je crois que vous êtes les premiers...

Brigitte – Oui, c'est ce que me disait Vincent, justement...

Vincent – On ne voulait pas rater ça, tu penses bien. On en a profité pour feuilleter ton bouquin... Ça a l'air bien...

Brigitte – Le titre, en tout cas, c'est très accrocheur...

Vincent – Ça parle de quoi exactement ?

Charles – Oh... En fait, c'est l'histoire de...

Brigitte – Maman n'est pas là ?

Charles – Elle ferme le salon et elle arrive.

Vincent feuillette le livre.

Vincent – Cent vingt deux pages ! Et ben mon cochon, tu ne t'es pas foulé...

Charles – Pour un premier roman... Disons que je n'ai pas voulu abuser de la patience de mes éventuels lecteurs...

Brigitte – Tu as raison ! Moi, les bouquins trop longs, j'ai toujours peur de m'endormir avant la fin... Non, un petit livre comme ça, écrit gros en plus, je suis sûre ça peut bien se vendre...

Vincent – Si ce n'est pas trop cher... Tu as beaucoup de stock ?

Charles – On a fait un premier tirage de 300 exemplaires.

Vincent – Ah d'accord... Faut avoir plus d'ambition que ça, mon vieux. Faut pas la jouer petits bras ! Faut croire en toi !

Alice revient dans une tenue beaucoup plus sexy, et sans chignon.

Alice – C'est ce que je lui dis toujours...

Charles marque sa surprise en la voyant ainsi transfigurée.

Charles – Je vous présente Alice. Une libraire comme on n'en fait plus...

Alice – Vous voulez dire que j'appartiens à une espèce en voie de disparition ? Malheureusement, ça n'est que trop vrai...

Charles – En tout cas, si Alice ne m'avait pas soutenu et encouragé depuis le début, jamais je n'aurais osé publier ce roman... Alice, je vous présente ma fille Brigitte, et son mari Vincent.

Alice – Votre père a beaucoup de talent... Vous êtes artiste, vous aussi ?

Brigitte – Non, je travaille avec mon mari.

Vincent – Je suis PDG d'une société de menuiserie industrielle. Je vends des portes et des fenêtres.

Alice – Un métier qui n'est pas si éloigné du mien. Les livres aussi sont des portes et des fenêtres ouvertes sur le monde...

Vincent – Les miennes sont en PVC.

Alice – Hélas, avec la concurrence d'internet, le métier de libraire est devenu très difficile.

Vincent – Il faut vivre avec son temps. Savoir s'adapter. Sinon on finit par disparaître, comme les dinosaures.

Charles – Mais les dinosaures n'ont disparu qu'après avoir dominé le monde pendant 160 millions d'années, il faut quand même le préciser...

Alice – Si cette librairie ferme, hélas, elle sera probablement remplacée par une banque, une agence immobilière ou un lavomatic...

Charles – Ou une succursale d'un groupe de menuiserie industrielle.

Vincent – Le livre en papier, c'est comme la fenêtre en bois. C'est un combat d'arrière-garde. Vous devriez vous mettre au numérique.

Alice – Ou changer de métier... Enfin, espérons que cette séance de signature ramènera quelques lecteurs dans cette librairie à l'ancienne !

Brigitte – Les jeunes d'aujourd'hui ne lisent plus... C'est ce que je dis toujours à Fred. Moi à quinze ans, j'avais déjà lu tous les bouquins de la Bibliothèque Rose !

Vincent – D'ailleurs, elle s'est arrêtée à la Bibliothèque Verte !

Brigitte – Il faut dire qu'à l'époque, on n'avait pas Internet.

Alice – Je vais vous servir un verre... Un petit kir, ça vous dit ?

Brigitte – Avec plaisir...

Alice s'approche du buffet pour faire le service.

Vincent – Mais dis donc, Charles, je ne savais pas que tu étais écrivain ! Ça t'est venu sur le tard ?

Charles – Non, c'est une passion de jeunesse. J'ai même envoyé des manuscrits aux plus grands éditeurs. Mais personne n'a jamais voulu les publier...

Brigitte – Ah oui ?

Vincent – Qu'est-ce qu'ils t'ont répondu ?

Alice – Ça ne correspond pas à notre ligne éditoriale... C'est la formule consacrée.

Charles – Apparemment, ce que j'écris ne correspond à aucune ligne éditoriale répertoriée à ce jour... Alors sous la pression amicale de ma librairie préférée, je me suis décidé à publier mon premier roman moi-même. À compte d'auteur...

Vincent – Ah, d'accord...

Brigitte – Maintenant que tu es en préretraite, tu vas pouvoir en écrire d'autres.

Vincent – En préretraite... À ton âge ! Et on se demande pourquoi le budget de la France est en déficit... Des fois, moi aussi j'aimerais travailler à La Poste.

Alice – Pour un ancien facteur, devenir romancier, c'est une façon comme une autre de rester un homme de lettres...

Brigitte – Un homme de lettres ?

Vincent – Enfin, Brigitte... Un facteur, un homme de lettres...

Brigitte – Ah, oui, ça y est, j'ai compris ! Un hommes de lettres... C'est amusant, ça.

Vincent – Tu sais que j'écrivais, moi aussi, quand j'étais gosse ?

Marguerite revient accompagnée de Jacques, l'adjoint au maire.

Charles – Ah, voilà ta mère !

Marguerite – Bonjour Vincent... (À Brigitte) Bonjour ma chérie... Vous êtes déjà là ?

Brigitte – Oui, on est arrivés les premiers...

Marguerite – Charles, tu connais Jacques, l'adjoint au maire...

Charles – Très honoré, Jacques. Mais je ne savais pas que vous étiez en charge de la culture...

Jacques – L'adjoint à la culture n'était pas disponible malheureusement, mais je me fais un plaisir de le remplacer.

Alice – Ah oui... Et vous vous occupez de... ?

Jacques – De la voirie.

Brigitte – La voirie ?

Jacques – Le ramassage des poubelles, le tri sélectif, le recyclage, tout ça...

Charles – Je vois... Et je suis d'autant plus honoré de votre présence ici, Jacques.

Jacques – Enfin, vous savez, mes fonctions à la mairie sont purement bénévoles. Je suis commissaire de police.

Charles – Je suis désolé. Mon livre n'est pas un roman policier.

Jacques – En tout cas, vous avez une bien charmante épouse. Et toujours si bien coiffée...

Charles – Ma première dédicace sera pour toi, Marguerite. Qu'est-ce que je mets ?

Alice – Ah, ma muse ?

Moment de flottement.

Charles – Je vais mettre à ma femme...

Il signe un exemplaire du livre et le tend à Marguerite.

Marguerite – Merci... Comme ça, je vais pouvoir le lire...

Charles – Eh oui... Pourquoi pas ?

Jacques jette un regard à la couverture du livre.

Jacques – Ma Part d'Ombre... C'est très accrocheur, comme titre... Et ça parle de quoi ?

Charles – Eh bien...

Il est interrompu par le retour de Fred.

Brigitte – Ah voilà Fred ! On ne sait pas ce qu'on va faire de lui. On vient d'apprendre qu'il redouble, figurez-vous...

Alice – Et il est en quelle classe ce grand garçon ?

Brigitte – En seconde...

Jacques – À son âge ?

Vincent – Il doit croire que le lycée, c'est comme La Poste. Qu'on progresse à l'ancienneté...

Brigitte – Il passe son temps à développer des applications pour portables... Il croit que c'est comme ça qu'il va faire fortune...

Fred – C'est déjà arrivé...

Vincent – Ben voyons... Arrête de rêver, Fred !

Charles – C'est quoi cette appli ?

Fred – Vous savez ce que c'est que la numérologie ?

Alice – Vaguement.

Fred – Mon idée est très simple, vous allez voir... (À Charles) Tiens passe-moi ton portable, Pépé, je vais te charger l'appli...

Charles tend son portable à Fred à contrecœur, et ce dernier pianote sur le clavier.

Fred – Voilà le principe... Tu demandes son numéro de téléphone à une meuf. Ou une fille à un mec, évidemment, ça marche aussi. Tu le rentres dans ton portable, et l'appli t'indique le degré de compatibilité amoureuse entre vous en fonction de vos numéros de téléphone respectifs...

Alice – Le degré de compatibilité amoureuse ?

Charles – Il m'inquiète... Je ne l'ai jamais entendu employer des termes aussi sophistiqués...

Fred – Bref, ça te dit si tu as des chances de pécho, si tu préfères.

Alice – D'après les numéros de téléphone ?

Charles – Ah, oui, en effet, c'est très simple. Mais je ne savais que tu étais spécialiste en numérologie.

Fred – J'ai inventé le programme moi-même. Le logiciel additionne tous les chiffres composant ton numéro de téléphone, et tous ceux du numéro de la meuf. Si la somme obtenue est la même, bingo ! C'est le coup de foudre assuré. Sinon, moins l'écart est important plus tu as tes chances de ken...

Charles – De ken ?

Alice – Enfin, Charles, de niquer en verlan.

Jacques – Ah oui, il suffisait d'y penser.

Fred – Évidemment, il faut croire en la numérologie...

Brigitte – Ce n'est pas Françoise Hardy qui a écrit un bouquin sur la numérologie ?

Marguerite – Non, Françoise Hardy, c'est l'astrologie. La numérologie, c'est Lara Fabian, je crois.

Vincent – S'il n'est pas doué pour les études, on l'enverra à l'École Hôtelière...

Charles (à Fred) – Tu ne veux pas commencer tout de suite à faire le service ?

Alice – Je vous en prie, servez-vous ! Le buffet est ici...

Ils se déplacent vers le buffet. Jacques en profite pour mettre subrepticement une main aux fesses à Marguerite.

Marguerite (*en aparté*) – Je t'en prie, Jacques, pas ici...

Vincent – Charles, tu viens boire un coup ? C'est toi le héros du jour, non ?

Charles – Oui, oui, j'arrive tout de suite ! (*À Fred*) C'est curieux, je n'avais jamais remarqué que ton père me tutoyait...

Fred – Moi non plus.

Charles – Je ne suis pas sûr que ça me plaise beaucoup, d'ailleurs. C'est vrai, ce n'est pas parce qu'il couche avec ma fille que ça lui donne le droit d'être aussi familier avec moi.

Fred – Tu parles bien de ma mère, là ?

Charles – C'est de ma faute... Je n'aurais pas dû laisser ta grand-mère s'occuper de son éducation.

Fred – Tu sais que j'ai mis ton bouquin sur Amazon ?

Charles – Amazon ? Ne prononce pas ce mot-là ici, malheureux ! On ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu...

Fred – Pourquoi ça ?

Charles – Amazon, c'est la mort des petites librairies de quartier !

Fred – Ouais, mais le bouquin en papier, ce n'est pas fun... Et puis aujourd'hui, si tu ne fais pas le buzz sur Internet !

Charles – Tu l'as lu ?

Fred – Quoi ?

Charles – Mon bouquin ! Avant de le mettre en ligne...

Fred – Pas encore... Mais comme tu m'avais envoyé le fichier... J'ai fait un ebook vite fait, et je l'ai mis en vente sur Amazon.

Charles – En vente ? (*Ironique*) Et ça se vend bien, dis-moi ?

Fred – Je n'ai pas encore eu le temps de regarder les statistiques...

Charles (*soupirant*) – C'est toi qui as raison, Fred. Tu sais ce qu'a dit Einstein ? Un homme qui n'est plus capable de s'émerveiller a déjà cessé de vivre... Pour moi, c'est trop tard. Mais toi... Si à ton âge tu ne rêvais déjà plus...

Fred – Tu viens quand même de publier ton premier roman... À près de soixante-dix balais...

Charles – Soixante, Fred... Soixante-dix, c'était ton autre grand-père. Celui qui est mort de vieillesse il y a trois mois, tu sais ?

Alice revient.

Alice – C'est quoi ces messes basses ?

Charles (*embarrassé*) – On parlait de son appli pour téléphone mobile... C'est marrant, non ?

Fred – Je vais boire un petit coup de champagne moi, tiens...

Charles – Ne force pas trop quand même... C'est du brutal...

Fred s'éloigne vers le buffet.

Alice – Et moi, vous me le dédicacez aussi ce livre ou pas ?

Charles – Bien sûr... Ce roman, c'est un peu notre bébé à tous les deux, non ?

Charles griffonne quelque chose sur le livre. Alice regarde.

Alice – C'est gentil... Je suis très touchée...

Séquence émotion. Trouble entre eux. Arrive Alban, le journaliste de La Gazette, un appareil photo suspendu à son cou.

Alice – Ah voilà Alban !

Charles – Alban ?

Alice – Le journaliste de La Gazette...

Alban – Je ne suis pas trop en retard, j'espère.

Alice – Mais pas du tout ! Vous voulez boire quelque chose ? On a du kir...

Alban – Ça ira pour l'instant, merci...

Charles – Merci d'être venu, je me doute que ce n'est pas avec ce reportage sur mon premier roman que vous remporterez le Prix Pulitzer...

Alban – Ça dépend...

Charles – Ah oui ? Et de quoi ?

Alban – Si avec ce premier roman vous remportez le Prix Nobel...

Alice semble désireuse de rompre cette aimable conversation.

Alice – Charles, ce serait peut-être le moment de dire un mot...

Charles – Vous croyez ? Mais tout le monde n'est pas encore là, non ?

Alice – La presse est là, c'est le principal ! On ne va pas faire attendre Madame...

Alban – Surtout que je ne pourrais pas rester très longtemps. J'ai encore le banquet annuel du Club Senior de Danse de Salon, et l'inauguration du nouveau rond-point.

Charles – Dans ce cas...

Josiane arrive, en tenue étriquée de petite employée de bureau.

Josiane – Excuse-moi, Charles... Je suis un peu en retard...

Charles – Ah, Josiane ! On n'attendait plus que toi...

Josiane – Je n'allais pas rater ça, tu penses bien.

Charles – Je vous présente Josiane, une ancien collègue de La Poste qui n'a pas encore eu la chance d'être licenciée comme moi...

Alice – Enchantée Josiane...

Charles – Tu arrives bien... Tu as failli rater mon discours...

Josiane – Je profite de ma pause déjeuner.

Charles – La pause déjeuner est à l'employé de bureau, ce que la promenade dans la cour est au prisonnier de droit commun.

Josiane – Tu ne crois pas si bien dire.

Charles – C'est pourquoi je suis heureux qu'on m'ait accordé une libération anticipée...

Josiane – Tu sais que c'est de pire en pire depuis ton départ ?

Alice frappe quelques coups sur une flûte avec une petite cuillère pour réclamer l'attention.

Charles – Excuse-moi un instant, il faut que je dise quelques mots à la presse...

Fred reçoit un message texto et s'éloigne un peu.

Fred – Pardon...

Charles – Chers amis, je voudrais tout d'abord remercier...

Fred (*à voix haute*) – Google veut me racheter mon appli !

Charles est coupé dans son élan.

Vincent – Quoi ?

Fred – Mon appli numérologique ! Je viens d'avoir un texto du PDG !

Stupéfaction générale.

Brigitte – Le PDG de Google ?

Vincent – Mais quand tu dis racheter... Ça peut vraiment rapporter gros, la vente d'une application pour téléphone mobile ?

Jacques – J'ai entendu parler d'une histoire comme ça il n'y a pas très longtemps. Un ado de 17 ans, en Angleterre. Il a revendu une application à Yahoo pour 30 millions de dollars.

Vincent – 30 millions !

Brigitte – C'est encore mieux que de gagner au loto !

Ses parents le regardent sous un nouveau jour.

Vincent – J'étais sûr que mon fils était un génie méconnu...

Brigitte – Tu te souviens, quand il a redoublé sa cinquième, on lui avait fait passer un test pour savoir s'il n'était pas surdoué.

Vincent – On se demandait si ce n'était pas pour ça qu'il était aussi nul à l'école.

Brigitte – Mais le test n'avait rien décelé d'anormal.

Jacques – Leurs tests, ce n'est pas fiable à 100%. C'est comme pour la trisomie 21. Des fois, ils passent à côté.

Brigitte – Il est à combien, le dollar ?

Jacques – Un peu moins d'un euro, je crois.

Fred – Il me propose 10 millions.

Brigitte – D'euros ?

Fred – De dollars.

Vincent – On lui dira que ce n'est pas assez...

Brigitte – Tu crois ?

Vincent – Si tu veux, je négocierai ça pour toi... Mais on va le faire mariner un peu avant... Eh ! Tu pourrais investir tes gains dans l'entreprise de ton père, pour les faire fructifier...

Fred – Oui, on verra...

Vincent – Les nouvelles technologies, l'Internet, tout ça, c'est bien pour faire un coup... Mais pour placer son capital, crois-moi... La menuiserie industrielle, c'est du solide...

Fred – Ouais, faut voir...

Brigitte – Et puis après tout, tu es mineur... Tu n'es pas encore en âge de gérer ton argent tout seul...

Fred – Je vais avoir 18 ans dans un mois...

Vincent – Je suis ton père, quand même !

Jacques – Mais c'est signé de qui, ce message ?

Fred regarde son écran.

Fred – Steve Jobs...

Josiane – Steve Jobs, c'est le PDG de Google ?

Jacques – Steve Jobs, c'est Apple, non ?

Josiane – Oui... Et surtout, il est mort...

Jacques – Peut-être qu'il a remonté une start up là haut...

Fred regarde à nouveau son écran.

Fred – Et merde, c'est le numéro de mon pote Karim. C'est lui qui m'a envoyé le texto. C'est une blague...

Déception des parents.

Brigitte – On t'avait dit de ne pas rêver, Fred...

Vincent – Un génie, tu parles... On va le mettre à l'École Hôtelière, oui. On manque de bras dans la restauration...

Charles – Bon, je crois que mon petit discours, ce sera pour plus tard... Je vous propose qu'on passe directement au buffet...

Alice tend une flûte de champagne à Josiane.

Alice – Tenez, Josiane, buvez quelque chose.

Josiane – Merci.

Alban – Vous êtes facteur, vous aussi ?

Josiane – Non, malheureusement. Au moins je serai au grand air, et j'aurais l'impression de servir à quelque chose. Je suis conseiller bancaire.

Alice – Ah, oui...

Josiane – Conseiller... Comme si on était là pour conseiller les clients.

Alice – Et vous, Charles ? Vous ne regrettez pas trop votre boulot de facteur ?

Charles – Un peu, si. Le contact avec tous ces gens, pendant ma tournée. Leur apporter les bonnes comme les mauvaises nouvelles. Un facteur, c'est un peu comme un pigeon voyageur...

Josiane – Autrefois, peut-être... Maintenant on est juste des pigeons...

Alice – Hélas, les lettres écrites à la main et acheminées par la poste, c'est bien fini... De nos jours, Madame de Sévigné écrirait des textos...

Josiane – La Poste est devenue une banque comme une autre. J'ai été embauché dans un service public. Et aujourd'hui, j'en suis réduit à fourguer des crédits à la consommation à des smicars déjà surendettés.

Charles – Allez, il n'y a pas que le boulot, dans la vie... Tu joues toujours à la pétanque ?

Josiane – Je vais très mal, Charles... Je te jure. J'ai vraiment les boules...

Alban prend Charles en photo, avant de s'adresser à lui.

Alban – Je peux vous poser quelques questions, pour mon article ? Puisque vous n'avez pas voulu nous gratifier d'un discours...

Charles – Bien sûr... (*À Josiane*) Pardon, je reviens tout de suite...

Josiane semble complètement déprimé. Il s'adresse à Vincent.

Josiane – Vous avez déjà pensé au suicide ?

Le téléphone de Vincent sonne.

Vincent (*à Josiane*) – Excusez-moi un instant, je suis à vous tout de suite... (*À son interlocuteur téléphonique*) Oui ? Non, non, vous ne me dérangez pas. Je voulais vous joindre moi-même pour discuter de ce petit découvert...

Il quitte la pièce pour répondre.

Alice – Je vais rechercher quelques bouteilles...

Jacques – Je peux vous aider pour le service ?

Alice – Pourquoi pas ?

Alice et Jacques sortent.

Alban – Vous êtes le seul écrivain que nous ayons dans la commune...

Charles – Je m'en doute, sinon vous auriez certainement choisi d'en interviewer un autre...

Alban – Alors, Charles ? De quoi ça parle, ce bouquin ?

Charles – Je vais vous en dédicacer un exemplaire, comme ça vous pourrez le lire avant d'écrire votre article...

Alban – C'est gentil, mais je préférerais que vous me fassiez un petit topo... Mon article doit paraître demain matin...

Charles – Je vois... Eh bien disons que... C'est un peu autobiographique, en fait...

Alban – Ma Part d'Ombre...

Charles – C’est à prendre au deuxième degré, évidemment...

Alban – Je vois...

Charles – Vraiment ?

Alban – Nous avons tous notre part d’ombre, j’imagine...

Charles – Quelle est la vôtre, Alban ?

Alban – J’ai tué mon père et ma mère et je les garde empaillés dans mon grenier depuis une dizaine d’années. J’écrirai sûrement un bouquin là dessus, un jour. Mais nous sommes là pour parler de vous, non ?

Charles – Ma part d’ombre, je la vois plutôt sous un parasol... Je déteste être en pleine lumière...

Alban – C’est assez paradoxal... Tous les auteurs cherchent une certaine reconnaissance, je suppose...

Charles – C’est le sujet de mon roman, justement.

Josiane s’approche de Fred.

Josiane – Tu as déjà travaillé, mon garçon ?

Fred – Non...

Josiane – Tu verras, quand on t’attribue ton numéro de sécurité sociale pour ton premier emploi, tu prends perpète. Avec une peine de sûreté incompressible de 42 annuités et demie.

Fred a l’air un peu décontenancé. Mais son téléphone sonne et il répond.

Fred – Oui Karim... Tu es vraiment con, hein ?

Il s’éloigne pour poursuivre sa conversation. Josiane quitte la pièce. Vincent revient, apparemment soucieux.

Charles – Un souci ?

Vincent – Juste un petit problème de trésorerie passager. Mais tu sais quoi ? Je crois que je vais revendre la moitié de la boîte aux Chinois, pour booster mes perspectives de développement. C’est en Chine que tu aurais dû le faire paraître ton bouquin. Tu imagines, plus d’un milliard de lecteurs potentiels. Les Chinois, crois-moi, c’est l’avenir...

Charles – Quand j’étais jeune, on imaginait déjà les chinois défiler au pas de l’oie sur les Champs Élysées. On appelait ça le Péril Jaune... Aujourd’hui, c’est une armée de touristes chinois qui défilent sur les Champs chargés de sacs Vuitton. Finalement, on ne sait plus très bien qui a gagné la guerre froide...

Alice revient, le vêtement un peu en désordre et passablement troublée, suivi par Jacques, la mine réjouie.

Alice – Enfin, je vous en prie...

Jacques – On peut bien rigoler un peu, non ?

Alice se réfugie auprès de Charles. Marguerite lance un regard méfiant en direction de Jacques.

Marguerite – C'est le coup de feu en cuisine ?

Jacques – Je donnais juste un coup de main...

Charles – Tout va bien, Alice ?

Alice – Oui, oui, ça va...

Arrivée de Catherine, belle femme entre deux âges drapé dans un imperméable à la Colombo.

Catherine – Bonjour Charles.

Charles – Bonjour ma sœur.

Il lui fait la bise, puis Catherine se tourne vers Alice.

Alice (*toujours un peu perturbée*) – Bonjour ma sœur.

Charles – Ah, non, mais c'est... C'est ma sœur, quoi. La fille de mes parents, si vous préférez...

Alice – Ah, d'accord, excusez-moi... C'est vrai que vous n'avez pas vraiment l'air de...

Catherine – L'habit ne fait pas le moine.

Alice – Donc, vous n'êtes pas dans les ordres.

Catherine – Pas encore. Mais je commence à y songer sérieusement...

Alice – Tant mieux, tant mieux...

Catherine – Alors mon cher frère, j'ai hâte de lire ton livre...

Charles – C'est mon premier roman, tu sais... J'ai l'impression de me mettre un peu à nu...

Catherine – Je suis ta sœur, après tout, je t'ai déjà vu tout nu. (*À Alice*) C'était il y a très longtemps, rassurez-vous.

Charles – Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

Catherine – J'aimerais te dire que ma vie est passionnante, mais je t'aime trop pour te mentir. Et contrairement à toi, je ne peux pas me réfugier dans la littérature pour m'en inventer une autre.

Charles – Mon talent d’auteur reste très limité. Je ne m’invente aucune autre vie, tu sais. Je me contente, à travers mes livres, de rire de la mienne. Cela m’aide à la trouver un peu plus supportable.

Gérard entre. Il est vêtu d’une façon plutôt élégante, et a un air un peu mystérieux. Il tient à la main une mallette.

Alice – Et lui, c’est qui ?

Charles – Aucune idée. Après tout, une séance de signature, c’est comme une représentation de théâtre. Contre toute attente, il peut se glisser par erreur dans la salle quelqu’un que l’auteur ne connaît pas...

Alice – Qu’est-ce qu’il peut bien avoir dans cette mallette ?

Charles – Vous n’avez qu’à lui demander...

Alice s’approche de Gérard.

Alice (à Gérard) – Bonjour, je peux vous offrir un verre ?

Gérard – Pourquoi pas ?

Alice – Voulez-vous que je prenne votre vestiaire ?

Il lui tend son manteau, et elle attend qu’il lui donne aussi sa mallette.

Gérard – Merci, mais je préfère garder ma mallette avec moi.

Alice – Je reviens tout de suite...

Alice va ranger le manteau en coulisse.

Catherine – Vous venez pour la signature ?

Gérard – Ça a l’air de vous étonner.

Catherine – Non, non, pas du tout...

Gérard – À vrai dire, je suis là un peu par hasard.

Alice revient et tend un verre à Gérard.

Gérard – Merci.

Catherine – Vous êtes un ami de Charles ?

Gérard boit un gorgée.

Gérard – Très particulier, ce champagne. Vous me donnerez les coordonnées de votre fournisseur.

Alice – Oui, j’ai une bonne adresse sur la route de Reims.

Gérard – Un petit producteur, j’imagine.

Alice – Une station service, plutôt.

Fred – Tiens je vais regarder si tu as réussi à vendre un ou deux exemplaires sur Amazon...

Il pianote sur son portable. Josiane s’approche de Alban.

Josiane – Vous êtes journaliste, n’est-ce pas ?

Alban – Oui...

Josiane – Vous ne pouvez pas imaginer quel enfer on vit maintenant, quand on travaille comme conseiller bancaire...

Fred – Ce n’est pas vrai !

Charles – Quoi encore ?

Fred – 2.700 exemplaires !

Charles – Qu’est-ce que ça veut dire ?

Fred – Ça veut dire que tu as fait le buzz ! Et grave encore !

Charles – C’est encore une blague, c’est ça ?

Fred – Pas du tout, regarde ! (*Il tend vers il l’écran de son portable*) 2.700 exemplaires vendus ! Tu es devenu une vedette, Pépé ! Enfin, sous un pseudo...

Jacques – Une vedette, il ne faut rien exagérer, quand même... (*Inquiet*) Quel pseudo ?

Fred – Jérôme Quézac...

Charles – Jérôme Quézac ?

Fred – Je trouvais que ça sonnait bien pour un romancier... Ma part d’Ombre de Jérôme Quézac... Ça le fait, non ?

Charles – Ah, oui, c’est...

Alice – Alors vous êtes passé à l’ennemi ? Vous avez mis votre livre en vente sur Amazon ?

Charles – Ce n’est pas moi, c’est mon petit-fils ! Je ne savais même pas que...

Brigitte – 2.700 exemplaires ? Tu dois avoir gagné une petite fortune, alors !

Vincent – À combien l’exemplaire ?

Fred – 1 centime d’euro. Gratuit, on n’a pas le droit.

Vincent – Ah, d’accord.

Vincent sort une calculette de sa poche.

Vincent – Voyons voir... 2.700 exemplaires multiplié par 0,01 euro... Ça fait 27 euros...

Brigitte – Ça paiera au moins ce somptueux buffet...

Fred – Ce n'est peut-être qu'un début...

Alice – Ça veut quand même dire que votre livre est susceptible de susciter l'intérêt des lecteurs.

Vincent – Ouais... Mais à 1 centime le bouquin...

Fred – On peut toujours essayer d'augmenter le prix.

Brigitte – Mais est-ce que ça se vendrait encore...

Catherine retrouve Gérard près du buffet.

Catherine – Vous êtes un amoureux de la littérature, vous aussi ?

Gérard – J'aime les livres, en effet. Mais je ne suis amoureux que des lectrices. Quand elles sont aussi charmantes que vous, en tout cas...

Catherine – Jolie formule pour éviter de répondre.

Gérard – Quelle était la question ?

Sourire amusé de Catherine.

Catherine – J'imagine que c'était quelque chose comme : Vous faites quoi dans la vie et qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de si précieux dans cette mallette pour que vous ne vouliez pas la déposer au vestiaire avec votre manteau ?

Gérard – Laissez-moi cultiver encore un peu ma part d'ombre, moi aussi.

Catherine – Vous êtes un espion, c'est ça ? Ou un détective privé ? Vous enquêtez sur une affaire d'adultère ?

Jacques vient s'incruster dans la conversation.

Jacques (*pour plaisanter*) – Ce n'est pas ma femme qui vous envoie au moins ?

Silence embarrassé.

Gérard – Excusez-moi un instant.

Gérard sort. Catherine semble déçue.

Jacques – Alors comme ça, vous êtes la sœur de l'auteur.

Catherine – Oui, c'est ce qu'on dit...

Jacques – Et vous faites quoi dans la vie ?

Catherine – Je travaille à l'horloge parlante. C'est moi qui répond au téléphone.

Jacques – Ça doit être passionnant... Et vous êtes mariée ?

Catherine – Pas encore... Mais si je me marie un jour, je vous promets de vous prendre comme garçon d'honneur. Excusez-moi, mais si je ne passe pas aux toilettes tout de suite, je risque de vous vomir dessus. (*Elle s'apprête à s'éloigner*) Non, mais rassurez-vous, ça n'a aucun rapport avec votre aspect physique. J'ai dû un peu abuser de cet excellent kir...

Elle sort.

Jacques (*à Charles*) – C'est vrai qu'il a un drôle de goût, ce kir. Qu'est-ce que c'est exactement ?

Charles – C'est un cocktail dont je tiens absolument à garder la recette secrète. Mais son nom vous donnera déjà un indice sur sa composition. J'ai appelé ça le Kiroène.

Le téléphone fixe de la librairie sonne. Alice répond.

Alice – Oui ? Oui... Oui, bien sûr. Un instant, je vous prie...

Josiane (*à Charles*) – Je peux te parler une minute ? J'ai vraiment peur de faire une bêtise, tu sais...

Alice (*à Charles*) – C'est pour vous... Un éditeur...

Elle lui tend le combiné.

Charles (*à Josiane*) – Je suis à toi tout de suite...

Charles prend le combiné. Josiane sort, l'air désespéré.

Charles – Allo ? Oui... Vraiment ? Si, si, je suis très honoré... Bon... Très bien... Je vous rappellerai prochainement pour vous faire part de ma décision... D'accord...

Il raccroche. Catherine revient, avec Gérard.

Alice – Je rêve ou c'était bien... le plus grand éditeur français.

Charles – C'était bien eux. La NRF.

Brigitte – NRF... Ça veut dire norme française, non ?

Vincent – Je ne savais pas que ça existait aussi pour les romans.

Alice – Ce n'est pas encore une blague, au moins ?

Charles – Je ne crois pas, non.

Alice – Alors ?

Charles – Ils veulent publier mon roman...

Alice – C'est merveilleux ! Mais comment... ?

Fred – Le buzz ! Sur Amazon ! (*Regardant son portable*) Les ventes sont montées à 53.000 exemplaires en quelques heures à peine ! Visiblement, les éditeurs à l'ancienne suivent aussi les statistiques...

Marguerite – Mon mari va publier un livre ?

Catherine – Il en avait déjà publié un, non ?

Marguerite – Oui, enfin, je veux dire... Là il pourrait même avoir le Goncourt... Vous imaginez la tête des clientes au salon s'il faisait la couverture de Paris Match ? (*À Alban*) Vous croyez que mon mari pourrait faire la une de Paris Match ?

Alban – S'il a le Prix Goncourt, certainement.

Marguerite – On dirait que ça ne te fait pas plaisir ?

Charles – Ils veulent les droits exclusifs sur ce roman et me proposent une avance sur le prochain...

Brigitte – Combien ?

Charles – 50.

Vincent – 50 euros ?

Charles – 50.000.

Alice – 50.000 euros ?

Marguerite – Et tu n'as pas dit oui tout de suite ?

Charles – On ne cède pas les droits d'un roman comme on vend une voiture d'occasion... Disons que je préférerais rester maître de mon œuvre.

Marguerite – Ton œuvre ?

Charles – Et puis cet éditeur a refusé trois de mes manuscrits dans les dix dernières années, dont celui-ci d'ailleurs... Et maintenant, parce que j'ai vendu quelques milliers d'exemplaires sur Amazon...

Alice – Ils volent au secours du succès...

Marguerite – L'important, c'est que tu sois publié, non ? Tu pourrais peut-être même passer à la télé...

Charles – Oui... Sur France 3 Région, peut-être...

Alice – Réfléchissez, Charles... C'est une proposition qui pourrait changer votre vie...

Charles – Justement... Je ne sais pas trop... Je ne suis pas sûr de vouloir tout ce battage maintenant.

Marguerite – Mais aujourd’hui, les gens tueraient père et mère pour passer à la télé !

Charles – À quoi bon changer de vie à mon âge. Je préfère rester tranquille. Faire lire mes œuvres à mon entourage. À mes amis. Aux gens qui me connaissent vraiment et qui m’apprécient...

Marguerite – Mais ton entourage, il s’en fout de tes romans ! Tu racontes ta vie, et ta vie ils la connaissent !

Vincent – Elle n’a aucun intérêt, ta vie !

Alice – Tout dépend de la façon dont on la raconte...

Marguerite – Réfléchis une minute, Charles ! Là au moins, ça peut nous rapporter de l’argent.

Charles – Nous ?

Alice juge bon de détendre l’atmosphère.

Alice – Quelqu’un veut boire autre chose ? Pour fêter le succès virtuel de ce roman...

Marguerite – Je vais prendre ta carrière en main, moi, tu vas voir.

Gérard (à Catherine) – La famille... C’est important, la famille...

Catherine – Mmm...

Gérard – Et vous ?

Catherine – Moi ?

Gérard – Qu’est-ce que vous faites dans la vie ?

Catherine – Quand vous saurez ce que je fais, vous risquez d’être horriblement déçu... Vous avez raison, mieux vaut faire durer le suspens le plus longtemps possible...

Gérard – C’est vrai. Nous vivons en ce moment le plus beau moment de notre amour. Ce moment magique où on ne sait encore rien l’un de l’autre.

Catherine – Dans vingt ans, peut-être, sur notre canapé en regardant la télé, nous nous souviendrons avec émotion de cet instant merveilleux où nous ne savions pas encore qui était vraiment l’autre.

Gérard – Et c’est le souvenir de cette part d’ombre qui fera durer notre couple.

Eve, la cliente, revient.

Eve – Excusez-moi de vous déranger, je cherche une cartouche d’imprimante... Tenez, voilà la référence...

Alice – Je vous donne ça tout de suite... Voilà, 47 euros 50...

Eve – Ah oui, quand même...

Alice – Oui, c'est cher. Et encore, ce n'est qu'un compatible. L'original de la cartouche est plus cher que l'imprimante.

Eve – C'est pour imprimer un ebook.

Alice – À ce prix-là, ça revient moins cher d'acheter un exemplaire papier en librairie, non ?

Eve – C'est vrai... En tout cas, merci...

Elle s'en va.

Alice – Alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

Marguerite – Mais il va signer avec cet éditeur, bien sûr ! Et empocher ce chèque de 50.000 euros !

Alice – C'est vrai que pour la librairie, ce serait bien aussi...

Josiane revient avec le jerricane à la main. On ne prête pas attention à lui. Il se déverse le contenu du jerricane sur la tête. Tout le monde le regarde, interloqué.

Alban – Je crois que là, je tiens un scoop.

Catherine – Mais il faut l'arrêter !

Charles – C'est du Champomy...

Josiane sort un briquet et tente de mettre le feu à ses vêtements, évidemment sans succès.

Alban – C'est la première fois que je vois quelqu'un essayer de s'immoler par le feu avec du Champomy... C'est un happening que vous avez organisé spécialement pour le lancement de ce livre, afin d'alerter le public sur la mort programmée des librairies de quartier ?

Charles – Allez viens, Josiane...

Charles le prend par le bras et l'emmène. Stupeur générale.

Alice – Tout va bien. Ce n'était qu'un conseiller bancaire dépressif à la recherche de son quart d'heure de célébrité.

Brigitte – C'est dingue, quand même. Il aurait pu mettre le feu. Avec tout ce papier autour de nous.

Vincent – Les livres numériques, au moins, c'est comme les fenêtres en PVC. Ce n'est pas inflammable.

Gérard traverse alors la scène pour se diriger vers le bar, tenant toujours sa mallette à la main. Au beau milieu, il se fait bousculer par Jacques qui marche sans regarder devant lui.

Jacques – Oh pardon...

La mallette s'ouvre et des liasses de billets s'en échappent, sous le regard interloqué de presque tous les présents.

Gérard – Excusez-moi...

Sans se démonter, Gérard ramasse les billets, et dans le silence général, les remet dans la mallette qu'il referme.

Alban – C'est la première fois que je couvre une séance de dédicace dans une librairie de quartier. Je ne pensais pas que c'était aussi mouvementé...

Alice – Et encore, ce soir, c'est plutôt calme... Vous ne voulez vraiment pas boire quelque chose ?

Alban – Si, je veux bien maintenant...

Alice lui tend une coupe, que Alban vide machinalement.

Alban – C'est même étonnant qu'après s'être arrosé avec ça, il n'ait pas vraiment flambé...

Charles revient.

Marguerite – Alors ?

Charles – Ça va, il va se reposer un peu...

Marguerite – Je parlais de ton bouquin !

Charles – J'ai décidé de ne pas signer.

Gérard – C'est un esprit d'indépendance qui vous honore...

Marguerite – On ne vous a rien demandé, à vous !

Consternation générale

Brigitte – Tu plaisantes, papa ?

Charles – Il y a encore dix ans, peut-être. Cela m'arrive au moment où je n'en ai plus envie. Je préfère rester libre. Le système n'a pas voulu de moi. Maintenant c'est moi qui ne veux plus de ce système. J'ai près de soixante ans, je ne cours plus après l'argent ou la gloire.

Marguerite – En ce qui concerne l'argent, parle pour toi...

Charles – Je ne confierai pas mon livre à ces éditeurs poussiéreux qui m'ont toujours ignoré jusque là parce que je ne faisais pas partie du club germanopratin.

Brigitte – Germanopratin ?

Vincent – Du Paris Saint Germain, si tu préfères...

Charles – Et puis ne veux pas que l'écriture devienne pour moi un métier, même si c'est un métier bien payé.

Marguerite – Tu me déçois, Charles...

Vincent – Tu nous déçois beaucoup...

Brigitte – Tu nous as toujours tous beaucoup déçus.

Marguerite – Tu préfères rester un raté, c'est ça ?

Charles – Oui, je crois que c'est ça en fait. Avec le temps, j'ai fini par découvrir qu'il y avait une certaine grandeur à vouloir rester un raté.

Brigitte – C'est un égoïste...

Marguerite – Je divorce, Charles... J'en ai assez de tes grands airs et de tes petites phrases... (*Désignant Gérard*) Et pas la peine de te ruiner en détective privé. Tout le monde sait bien ici que je couche avec l'adjoint au maire...

Brigitte – Tu couches avec l'adjoint au maire ?

Vincent – Qui ne couche pas avec l'adjoint à la culture...

Alban – Mais c'est l'adjoint à la voirie...

Jacques – Je le remplace...

Fred – Moi je trouve que c'est très tendance l'open data. Hadopi, tout ça, c'est has been...

Charles – Tu as raison Fred. Je te prends comme webmaster. On va faire notre propre site, et je proposerai tous mes romans en téléchargement gratuit ! Comme ça, même les Chinois pourront connaître ma part d'ombre ! Hein, Vincent ?

Vincent – Mais alors ça ne va rien te rapporter !

Charles – Ça me rapportera la gloire !

Fred – On va niquer le système, Pépé !

Alban – Si vous cherchez une attachée de presse...

Gérard – Il a un petit goût de gaz de schiste, ce champagne, je me trompe ?

Jacques – Il paraît que le sous-sol de la Champagne en regorge.

Vincent s'approche de Gérard .

Vincent – J'ai cru comprendre que vous aviez des économies à placer. Je peux vous recommander un bon investissement ? Le marché de la fenêtre en PVC explose complètement en Chine en ce moment...

Gérard – Désolé, mais je préfère le bois exotique... Vous m'excusez un instant ? (*Il se dirige vers Charles*) Alors c'est votre premier roman ?

Charles – Oui. J'imagine que vous ne l'avez pas lu non plus.

Gérard – Non, mais ça me donne envie de le faire.

Charles lui tend un livre.

Charles – Tenez, voilà un exemplaire. Je vous en fais cadeau si vous acceptez de le prendre sans dédicace. Je me rends compte que je ne suis pas du tout fait pour ce genre d'exercice...

Gérard – Merci... Je pensais croiser ici l'adjoint à la culture...

Charles – Oui, en effet. Mais apparemment il a été remplacé au pied levé par l'adjoint aux poubelles. Excusez-moi...

Il se dirige vers Alice. Gérard sort.

Charles – Je peux vous demander votre numéro de téléphone ?

Alice – Pourquoi faire, puisque je suis à vos côtés ?

Charles lui tend son portable.

Charles – Allez-y !

Alice entre son numéro sur le portable de Charles. Charles regarde l'écran.

Charles – 13% de compatibilité...

Alice – Ce n'est pas très encourageant ?

Charles – Alors pourquoi est-ce que j'ai quand même envie de tenter ma chance ?

Alice – Nous pourrions partager le même portable. Ce qui fait que la somme de nos numéros respectifs serait strictement identique...

Sourires complices. Josiane revient. Alban s'approche de lui.

Alban – Alors mon brave ? Qu'est-ce qui vous a poussé à commettre ce geste désespéré ? Ça ferait peut-être un bon article pour mon journal...

Josiane – Je vais tout vous expliquer...

Le portable de Alban sonne.

Alban – Excusez-moi un instant... Oui, oui, j'arrive... Ok, à tout de suite... (*À Josiane*) Je suis désolé, mais là je ne vais pas avoir le temps là... Je vous recontacte ?

Alban s'apprête à partir. Eve, la cliente, revient.

Eve – Je suis vraiment désolée, mais le compatible que vous m'avez vendu ne marche pas avec mon imprimante...

Alice – Ah... La compatibilité, ce n'est pas une science exacte.

Eve – Contrairement à la comptabilité.

Alice – Nous allons voir ça...

Le portable de Charles sonne.

Charles – Allo ? Oui... Attendez une minute, je vous prie... (*À Alice*) C'est un producteur qui veut adapter mon roman pour en faire un film. Il pense à Gérard Depardieu pour le rôle principal... (*À son interlocuteur téléphonique*) Je vous passe mon agent...

Il passe le téléphone à Alice, surprise et flattée.

Alice – Oui... Oui, je suis l'agent de Jérôme Quézac... Oui, bien sûr mais... Je ne vous cacherais pas que nous avons déjà une autre proposition assez alléchante. D'accord... Très bien... Merci... Alors à bientôt... (*Elle raccroche*) Il propose le double de ce que nous propose l'autre producteur.

Fred – Quel autre producteur ?

Charles – Et alors ?

Alice – J'ai accepté...

Charles – Quelle aventure...

Les autres sont sidérés.

Alice – Le double c'est génial !

Charles – Mais le double de quoi ?

Eve s'approche de Charles mais elle est interceptée par Jacques.

Jacques – Vous permettez que je vous offre un verre ?

Eve – Pourquoi ? Le buffet est payant ?

Eve poursuit son chemin vers Charles.

Eve – J'ai entendu votre conversation... Alors c'est vous Jérôme Quézac ? Justement, j'avais téléchargé votre roman sur Amazon parce que j'ai vu qu'il était en tête des ventes...

Charles – Vous l'avez lu ?

Eve – Pas encore. Je déteste lire sur écran. Mais je ne savais pas qu'il était édité sur papier... Sinon je ne me serait pas ruinée en cartouche d'encre pour mon imprimante. Vous pouvez me dédicacer un exemplaire ?

Charles – Mais bien sûr... Quel est votre prénom.

Eve – Eve.

Il prend un livre sur la pile, griffonne une dédicace sur la page de garde, et lui tend le roman.

Charles – Et voilà Eve. Vous pourrez le lire sur la plage...

Eve – Merci...

Charles – Votre coiffeuse ne vous a pas fait trop attendre ?

Eve – Les coiffeuses, vous savez... Elles sont tellement bavardes. Avec tout ce qu'on entend chez le coiffeur, je vous assure qu'on pourrait écrire un roman.

Charles – Il faudrait que j'y aille plus souvent alors...

Eve – Tenez, par exemple, à ce qu'on m'a raconté tout à l'heure, la patronne du salon aurait un amant...

Charles – Non ?

Eve – En tout cas bravo pour votre roman !

Marguerite approche.

Marguerite – C'est mon mari...

Charles – C'était, Marguerite... C'était mon mari...

Charles se détourne de Marguerite.

Fred – Je suis son manager... Je peux vous aider ?

La mère de Fred semble offusquée.

Eve – M'aider ?

Fred – Vous pourriez commencer par me donner votre numéro de téléphone, au cas où ?

Eve – Ah oui, bien sûr...

Fred – Je vous écoute.

Eve – 01 47 20 00 01.

Fred – 84% ! Excellent...

Eve – C'est le numéro de Jean Mineur.

Fred – Jean Mineur... Ah mais moi, je suis majeur, je vous assure... Enfin, je le serai dans quelques mois...

Sourire amusé de Eve.

Catherine – C'est une application qu'a inventée mon neveu. Le degré de compatibilité amoureuse basée sur l'analyse comparée des numéros de téléphone de chacun.

Gérard – Je ne sais pas si ça marche, mais c'est marrant.

Catherine – De toute façon, l'amour, on ne sait jamais trop à quoi ça tient, alors pourquoi pas la numérologie.

Gérard – Vous me laisserez votre numéro de portable ?

Catherine – Vous allez rire, mais je n'en ai pas...

Échange de sourires.

Charles – Alors Alice, heureuse ?

Alice – Très...

On sent l'auteur très proche de la libraire. Josiane s'approche, remis à neuf dans son costume cravate.

Josiane – Désolée, mais c'est la fin de ma pause déjeuner. Si je ne veux pas être en retard. Mais je crois que ça m'a fait du bien de pouvoir discuter un peu avec vous tous...

Alice – Tant mieux, tant mieux...

Charles – Moi aussi, ça m'a fait plaisir de te voir, Josiane... Tu m'appelles si tu as un coup de mou, promis ?

Josiane – Promis.

Charles – Au fait, je ne t'ai même pas dédié mon livre !

Charles prend un livre sur la pile, griffonne quelques mots en première page et le tend à Josiane qui lit la dédicace

Josiane – À mon amie Josiane... Merci, c'est gentil...

Josiane s'en va. Charles n'ose même pas regarder Alice.

Charles – Eh oui... Ce n'est pas toujours évident de trouver un petit mot original pour chacun...

Charles s'éloigne avec Alice.

Catherine (à Gérard) – Vous êtes vraiment détective privé ?

Gérard – Non.

Catherine – Ne me faites pas languir plus longtemps, je pourrais me lasser.

Gérard – Disons que je suis dans les affaires.

Catherine – Et les affaires marchent plutôt bien apparemment.

Gérard – Quand on sait prendre des risques et qu'on a un peu d'imagination... D'ailleurs, il ne le sait pas encore, mais je vais racheter son application à Fred.

Catherine – Alors il va vraiment devenir millionnaire ?

Gérard – Je lui en donnerai quelques centaines d'euros. En revanche, je lui proposerai un poste recherche et développement dans la start up que je viens de créer aux îles Caïmans. Son idée est complètement idiote, mais au moins il a des idées.

Catherine – Les îles Caïmans... Alors c'était ça, votre part d'ombre...

Gérard – Je vous avais dit que vous seriez déçue quand vous sauriez qui j'étais...

Catherine – Je n'ai pas dit que j'étais déçue.

Gérard – Ça vous dirait une place à l'ombre sous mon parasol ?

Catherine – Aux îles Caïmans ? J'ai un peu peur des vieux crocodiles...

Gérard – Dans mon paradis fiscal, il y a juste quelques requins. Mais personne ne va aux îles Caïmans pour ses plages, n'est-ce pas ? Et j'ai ma propre piscine... Alors c'est oui ?

Catherine – Pourquoi pas ? J'entrerais au couvent juste après... Mais qu'est-ce qui vous a amené dans cette librairie aujourd'hui ?

Gérard – Le destin, sans doute. Et une valise de billets que je devais remettre à l'adjoint à la culture de votre charmante ville. Mais apparemment, il n'a pas pu venir...

Catherine – Il a dû avoir un empêchement... Je vous savais ami des arts et des lettres. Je vous découvre aussi mécène. Vous seriez un bon candidat pour la Légion d'Honneur.

Gérard – Ne le répétez à personne, mais il s'agit plutôt en l'occurrence d'une obscure affaire de financement occulte, de fraude fiscale et de blanchiment d'argent.

Catherine – Oui, c'est bien ce que je disais.

Gérard – Mais vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faisiez.

Catherine – Je suis inspectrice à la brigade financière. On est payé une misère, vous savez... Mais moi aussi j'allais vous proposer une place à l'ombre...

Gérard – Vous cachez bien votre jeu.

Catherine – Je vous passe les menottes tout de suite, ou on attend d'être dehors ?

Gérard – Les menottes, c'est juste le symbole de l'amour qui va nous unir pour la vie, n'est-ce pas ?

Catherine – Laissez-moi garder encore quelques minutes ma part de mystère...

Ils sortent tous les deux. Arrive Sofia, qui se dirige vers Alice.

Sofia – Alice ?

Alice – Oui.

Sofia – Je suis Sofia. Je viens au sujet de l'annonce.

Alice – Ah oui...

Sofia – Vous n'avez pas l'air ravie de me voir. Je vous dérange ?

Alice – Non, non, pas du tout. Mais vous savez, cette librairie c'était toute ma vie. Alors m'en séparer... Enfin, il faut savoir tourner la page ! Vous avez déjà une certaine expérience de ce genre de commerce ?

Sofia – J'ai fait des études de philosophie, et mes parents tenaient une épicerie.

Alice – Au bout du compte, vendre des navets ou des torchons écrits par la dernière célébrités médiatiques à la mode... Et croyez-moi, pour tenir une librairie, de nos jours, être un peu philosophe, ça ne peut pas nuire... Je vous offre un verre pour célébrer ça ?

Sofia – Pourquoi pas... ?

Noir. Aménagement du décor. Éventuel entracte.

ACTE 2

La devanture de la même boutique, avec la porte d'entrée au milieu. D'un côté des cageots de fruits et légumes disposés sur des présentoirs. De l'autre des caisses contenant des livres façon bouquiniste. Près de la porte une balance. Pour l'heure le devant de la scène, qui figure un trottoir ou une place, est vide. Arrive Josiane, tirant un chariot à roulettes. Elle se plante devant les primeurs et se met à les inspecter. Elle prend une banane, la tâte et, insatisfaite du résultat de sa palpation, la remet en place. Catherine arrive à son tour.

Catherine – Faut pas vous gêner !

Josiane – Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Catherine – Vous tripotez cette banane, et vous la reposez dans le cageot...

Josiane – Et alors ? Moi les bananes, je les aime bien fermes, je n'ai pas le droit ?

Catherine – Avouez que ce n'est quand même pas très hygiénique pour celles qui passent derrière !

Josiane – Ah oui ? Et pourquoi ça ?

Catherine – Si vous avez les mains sales...

Josiane – Les mains sales ! (*Changeant de ton du tout au tout*) Tiens justement je viens de lire le livre...

Catherine – Quel livre ?

Josiane – La pièce de théâtre ! De Jean-Paul Sartre.

Catherine – Ah oui... Et alors, qu'est-ce que vous en avez pensé ?

Josiane – Entre nous, ce n'est pas bien fameux...

Catherine – Sartre, ça a beaucoup vieilli.

Josiane – On ne devrait pas laisser les philosophes écrire des pièces de théâtre.

Catherine – Si vous vous voulez mon avis, on ne devrait pas non plus les laisser écrire des traités de philosophie...

Josiane – Est-ce que Socrate a écrit *Le Banquet* ou *La République* ?

Catherine – Pas plus que Dieu n'a écrit l'Ancien Testament ou Jésus Christ le Nouveau.

Josiane – Depuis Héraclite, on n'a rien inventé...

Catherine – Non... Mais malheureusement, on a beaucoup écrit...

Josiane – Beaucoup trop !

Catherine – Les livres de philosophie sont de plus en plus épais, pour un contenu de plus en plus mince.

Josiane – Et de plus en plus fumeux ! Pour allumer le feu, ça va encore, mais pour emballer les légumes... Les feuilles ne sont pas assez larges...

Catherine – Depuis les grecs, la philosophie va de mal en pis.

Josiane – Un tas de bouquins complètement creux empilés depuis des millénaires dans nos bibliothèques poussiéreuses...

Catherine – La philosophie est une construction hasardeuse.

Josiane – Si on arrivait à escalader ce château de cartes sans se casser la gueule, on atteindrait sûrement les régions les plus hautes de la stratosphère.

Catherine – Pour ne pas dire le vide intersidéral.

Josiane – La philosophie est une imposture. Je ne sais plus qui a dit que nous étions des nains juchés sur des épaules de géants...

Catherine – Bernard de Chartres.

Josiane – C'est ça... Mais ça ne vaut que pour les disciplines scientifiques, qui impliquent une idée de progrès. Or la philosophie n'est pas une science, mais une opinion !

Catherine – Les philosophes d’aujourd’hui ne sont que des nains juchés sur les épaules de tous les nains qui les ont précédés.

Josiane – Ça me fait penser à ces pyramides humaines que les catalans montent dans les rues pendant leurs fêtes folkloriques. Les plus grands sont en dessous et les plus petits tout en haut.

Catherine – Hélas, les pyramides de nains, c’est beaucoup moins esthétiques que les pyramides d’Egypte.

Josiane – Et beaucoup moins stable.

Catherine – Sans compter que tout ce que font les catalans n’est pas forcément un exemple à suivre.

Josiane – Se monter dessus les uns sur les autres en pleine rue comme ça... Avec les plus jeunes qui grimpent sur les plus vieux... Il faut vraiment être catalans...

Catherine – Ça peut même être dangereux, ces pyramides des âges...

Josiane – Je crois qu’ils appellent ça des châteaux, en Espagne.

Catherine – Et les catalans français, ils font des châteaux aussi ?

Josiane – Oh, je ne crois pas quand même...

Catherine – En France, ça doit être interdit... Bon alors vous la prenez, cette banane ?

Josiane – Je vais plutôt prendre celle-là, elle est plus verte.

Catherine – Moi les bananes, je les aime bien mûres.

Josiane – Chacun son goût...

Catherine se met elle aussi à examiner l’étalage.

Catherine – Je vais prendre une livre de carottes, moi...

Josiane – C’est pour faire une soupe ou des carottes râpées ?

Catherine – Je vous en pose des questions, moi ?

Josiane – Vous avez raison, les questions, c’est à Sofia qu’il faut les poser...

Catherine – Il vaut mieux s’adresser au Bon Dieu qu’à ses Saints...

Josiane (*appelant*) – Sofia !

L’épicière apparaît, sortant de son échoppe.

Sofia – Mesdames... Que puis-je faire pour vous ?

Catherine (*lui tendant les carottes*) – Tenez, Sofia, vous pouvez me peser ça ?

Josiane – Eh, il ne faut pas vous gêner ! J'étais avant vous, non ?

Catherine – Je pensais que vous n'aviez pas encore fait votre choix... Vous ne voulez pas les tâter encore un peu, ces bananes ?

Josiane hausse les épaules et tend ses bananes à Sofia.

Josiane – Voilà...

Sofia prend les bananes que lui tend Josiane et les pose sur la balance.

Josiane – Je voulais aussi vous poser une question...

Sofia – Allez-y...

Josiane – Alors... Attendez, je l'ai noté sur ma liste de course... *(Elle sort un papier froissé, le déplie laborieusement et le lit)* Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Sofia – Et tout ça pour le prix d'une livre de bananes...

Josiane – Vous nous avez toujours dit que toutes les questions se valaient !

Sofia – Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien...

Josiane – Alors ?

Sofia – En réalité, la réponse est très simple.

Catherine – Vous permettez que j'écoute aussi ?

Josiane – Mais je vous en prie...

Sofia – Lorsqu'une question d'ordre philosophique ne peut à l'évidence trouver aucune réponse, c'est forcément que la question est mal posée.

Josiane – C'est évident...

Sofia – Ou encore que la question a été délibérément formulée de façon à ne rendre possible aucune réponse.

Josiane – Euh... Oui.

Sofia – Tout d'abord pourquoi ?

Catherine – Pourquoi quoi ?

Sofia – Le pourquoi de la question « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ».

Catherine – Ah oui, bien sûr...

Josiane – Eh ! Je vous ai dit que vous pouviez écouter la réponse de Sofia, mais c'est à moi qu'il parle, d'accord ? Ce sont mes bananes après tout, occupez-vous de vos oignons ! Ou de vos carottes...

Sofia – Ça y est ? Je peux continuer ?

Catherine – Excusez-moi...

Sofia – Donc le pourquoi, dans cette question, pose déjà problème. Il suppose que l'existence du monde devrait absolument avoir une finalité, et qui plus est une finalité humainement concevable parce qu'elle se confondrait avec la finalité propre de l'humanité.

Catherine – Ce qui à l'évidence est un point de vue très anthropocentrique.

Sofia – L'homme n'est qu'une partie de l'univers, et il est évident que la partie ne peut pas comprendre le tout.

Josiane – Bien sûr...

Sofia prend une orange dans un cageot.

Sofia – Prenez cette orange, imaginez que ce soit le berceau de l'humanité et que nous en soyons les pépins. Pensez-vous sérieusement que ces pépins pourraient comprendre quelque chose à la façon dont tourne la boutique ?

Josiane – Non, évidemment...

Sofia – Moi-même, qui en suis la patronne, je me demande parfois comment elle tourne, cette boutique...

Josiane – Et pourtant, elle tourne.

Catherine – Je ne sais plus qui disait « La Terre est bleue comme une orange »...

Josiane – Quel rapport ? On parle des pépins, là !

Sofia – Plantez ce pépin, il deviendra un oranger qui produira d'autres oranges. Avec quelques manipulations génétiques ou poétiques, vous pourrez toujours faire des oranges bleues. Mais un pépin d'orange ne produira jamais un bananier.

Josiane – Et surtout : un pépin d'orange n'ouvrira jamais un magasin de primeurs.

Sofia – Venons-en maintenant au « rien » inclus dans cette question : Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Josiane – Tout à fait.

Sofia – Rien est quelque chose qui n'existe pas, nous sommes bien d'accord ?

Josiane – Comment ne pourrait-on pas être d'accord avec ça ?

Sofia – Il en résulte donc que se demander si rien pourrait exister à la place de quelque chose est une contradiction dans les termes.

Catherine – Ce que les philosophes appellent un sophisme.

Josiane lui lance un regard incendiaire, et Catherine fait profil bas.

Sofia – En réalité, rien est un concept vide de sens. Puisque rien n'existe pas, pourquoi en parler comme d'une possible alternative à quelque chose ?

Josiane – Cela va de soi...

Sofia – Rien est une illusion inventée par ceux qui, comme les tenants de toutes les religions monothéistes, veulent nous faire avaler le mythe de la création.

Josiane – Mythe impliquant l'idée d'un commencement avant lequel il n'y avait rien.

Sofia – Une idée qui, vous l'avouerez, est d'une rare naïveté.

Catherine – Pourquoi cela ?

Sofia – Mais parce qu'il est évident que si quelque chose existe, ce quelque chose a toujours existé sous une forme ou une autre !

Josiane – Comme dit Lavoisier : « Rien ne se perd, ne se crée, tout se transforme ».

Sofia – Vous savez que j'ai pour principe de ne jamais faire de citation...

Catherine – Comme Socrate.

Josiane – Qui Socrate aurait-il bien pu citer ?

Catherine – Les présocratiques...

Josiane – Et les présocratiques ?

Catherine – Personne.

Josiane – Et pourtant, ils ne disaient pas que des conneries !

Sofia – Quant à la notion de commencement elle n'a été inventée par l'homme que pour tenter de mettre l'univers en conformité avec sa propre vision anthropocentrique du monde.

Josiane – Je vois : Puisque l'homme naît et meurt, il devrait absolument en être de même pour l'univers.

Sofia – Et pourquoi pas d'ailleurs ! À condition de postuler qu'il n'y a pas de naissances seulement des renaissances, et pas de morts mais seulement des remords.

Catherine – Que le temps n'est pas linéaire mais circulaire, que le big bang est un mouvement perpétuel, et l'univers un moteur à explosion !

Sofia – Pourquoi entre deux hypothèses choisir systématiquement la moins probable, sous prétexte qu'elle correspond mieux aux limitations de notre pensée mythologique étriquée ?

Josiane – Pour ensuite s'étonner que les questions qu'engendrent cette improbable hypothèse ne peuvent que rester insolubles...

Sofia – Sauf à inventer d'autres mythologies pour expliquer ces mystères, et ainsi de suite. Cette longue errance de la pensée qu'on appelle les religions.

Catherine – Les philosophies orientales, tout du moins, sont parvenues à éviter cet écueil... Vous êtes donc bouddhiste ?

Sofia – Je le serai peut-être si le bouddhisme n'avait pas réussi lui aussi, à partir d'une conception du monde sans transcendance, à inventer malgré tout cet effroyable système d'oppression qu'est celui des castes.

Josiane – Une autre façon de justifier les privilèges des maîtres, en faisant miroiter à leurs esclaves que dans une autre vie, au lieu d'être la plaie ils seront le couteau. Pour citer Baudelaire...

Catherine – Lorsqu'il s'agit d'asseoir leur domination sur les masses, les religions ne manquent jamais d'imagination.

Josiane – Hélas, pour la religion comme pour la philosophie, passé les précurseurs parfois sincères, on passe sans transition à la décadence et la récupération.

Catherine – Et puis les religions ne peuvent pas s'empêcher de verser dans le folklore pour attirer le chaland.

Josiane – Sans parler du fait qu'elles engendrent toujours un art kitch d'un extrême mauvais goût.

Catherine – Personnellement, pour moi, entre la Chapelle Sixtine et la Grotte de Lascaux, il n'y a pas photo...

Catherine – Le Catholicisme Romain est à Jésus Christ ce que le Stalinisme bureaucratique est à Karl Marx.

Josiane – Et le Vatican est son Kremlin.

Sofia – Certains hommes ont toujours trouvé avantage à poser des questions sans réponse...

Catherine – Justement, à ce propos, je voulais vous demander si...

Josiane – Quand ce sera votre tour, d'accord ?

Sofia – Finissons-en avec le dernier élément de cette question : Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Quelque chose. C'est tout ce qui reste quand on a éliminé tous les éléments parasites contenus dans cette interrogation, qui du coup devient une affirmation. Quelque chose : voilà tout ce que l'on peut dire.

Josiane – Mais est-ce encore bien nécessaire de le dire ?

Catherine – Ça me rappelle l'histoire de Fernand Reynaud à propos de ce slogan publicitaire, là : « Ici on vend de belles oranges pas chères »... Une fois retiré tout ce qui est tautologique dans cet argumentaire de vente, il ne reste plus que l'évidence des oranges.

Sofia – Fernand Reynaud était le plus grand philosophe de tous les temps...

Catherine – Alors finalement, on en revient à la phrase de Descartes : Je pense donc je suis...

Sofia – C'est là encore une phrase tautologique empreinte d'un grand égocentrisme. Et pourquoi pas je pense donc je pense ? Ce n'est pas nous qui pensons. C'est le monde qui se pense à travers nous. Et il faut croire que le monde pense souvent de travers, lui aussi...

Un temps pendant lequel les deux femmes mesurent la profondeur de tout ce qui vient d'être dit.

Josiane – C'est quand même incroyable que vous vous appeliez Sofia... C'est un prénom prédestiné, non ? (À Catherine) Sofia, c'est la sagesse, en grec.

Catherine – Oui, merci, je sais...

Sofia – Ai-je répondu à votre question ?

Josiane – Absolument, Sofia.

Sofia (*revenant aux bananes de Josiane sur la balance*) – Une livre... (*Il prend un bouquin dans un cageot et l'ajoute sur le plateau de la balance*) Et un livre de plus qui fait le kilo.

Josiane – Qu'est-ce que c'est ?

Sofia – Le Discours de la Méthode. C'est tellement idiot que c'en est presque drôle. Question suivante ?

Catherine – Maintenant, je ne sais pas si...

Sofia – Allez-y, nous verrons bien...

Catherine – Voilà, je... Allez, je me lance... Est-ce que Dieu existe ?

Socrate et Josiane lui lancent un regard navré.

Sofia – Je croyais avoir déjà répondu à cette question...

Catherine (*penaude*) – Oui, c'est ce que je me disais aussi, mais... (À Josiane) Si vous n'aviez pas posé votre question avant la mienne, aussi ! C'est facile, maintenant de me faire passer pour une imbécile...

Sofia – Allons, allons, je vais répondre à votre question malgré tout.

Catherine – Merci...

Catherine lance un regard mauvais à Josiane.

Sofia – Est-ce que Dieu existe ? Selon qui la pose, c'est une question d'une extrême stupidité, ou d'une grande perversité.

Catherine – Je ne suis pas sûre de vous suivre...

Sofia – Se demander si Dieu existe suppose qu'on ait au préalable défini ce qu'est Dieu. Comment se demander si quelque chose existe alors qu'on ne sait pas ce que c'est ? Or je vous mets au défi de me donner une définition de Dieu autre que Dieu est Dieu.

Embarras de Catherine, et regard ironique de Josiane.

Catherine – Oui, oh, ça va...

Sofia – Dieu étant considéré comme un concept qu'aucun autre concept ne peut définir, la seule chose qu'on puisse se demander à propos de Dieu c'est s'il existe ou non. Mais se demander si Dieu existe est aussi la seule façon de faire exister ce concept de façon hypothétique. Vous me suivez, cette fois ?

Catherine – J'essaie...

Sofia – Les licornes existent-elles ? Répondez !

Catherine – Les licornes ? Eh bien... Non, évidemment.

Sofia – Et malgré cela, se demander si les licornes existent, c'est déjà leur donner une existence virtuelle. On peut dès lors raconter à propos des licornes des histoires à dormir debout, en faire des livres pour enfants et même peindre des tableaux exposés dans les musées. Vous avez déjà vu au Louvre des tableaux représentant des dinosaures ?

Catherine – Ma foi non.

Sofia – Et pourtant les dinosaures, eux, ont vraiment existé. Pour les hommes, une fable récente a souvent plus de réalité qu'une lointaine vérité.

Josiane – Donc Dieu existe dans l'imaginaire de l'homme qui l'a créé, autant que les licornes.

Sofia – Quant à savoir si Dieu existe, cela revient à se demander si on a besoin de cette hypothèse pour appréhender le monde tel que nos pauvres moyens nous permettent de l'appréhender.

Catherine – Et ?

Sofia – C'est là où j'ai déjà répondu à cette question.

Josiane – L'idée de Dieu n'est nécessaire que si on adhère à cette improbable hypothèse d'un temps linéaire, supposant un commencement et une création du monde par une cause première et pour une finalité dernière.

Catherine – Donc Dieu n'existe pas et Pascal a perdu son pari...

Sofia – C'était un pari stupide...

Josiane – Un temps circulaire... Alors la création du monde, c'est un peu le problème de l'œuf et de la poule.

Sofia – C'est la poule qui philosophe (*Prononcé à la manière de « qui fait les eufs »*)... Mais le dindon de la farce, c'est vous... Vous les prenez ces carottes ?

Josiane – Oui, oui, bien sûr...

Sofia pèse les carottes.

Sofia – Une livre... *(Il prend un bouquin dans un cageot et l'ajoute sur le plateau de la balance)* Et un livre de plus qui fait le kilo.

Catherine – Qu'est-ce que c'est ? Les Pensées de Pascal ?

Sofia – C'est un livre de cuisine. Cela vous sera beaucoup plus utile pour savoir comment cuisiner ces carottes, croyez-moi...

Josiane lui tend quelques pièces. Sofia les prend.

Sofia – Mesdames...

Sofia rentre dans sa boutique, laissant les deux femmes sans voix.

Catherine – Quel femme !

Josiane – Ça on peut dire qu'elle a su élever le commerce des primeurs au rang d'une maïeutique.

Catherine – Bon ben je vais aller faire ma soupe.

Josiane – Tiens je ne sais pas ce que j'ai fait de mon chien, moi... Vous ne l'auriez pas vu, par hasard ?

Catherine – Je ne savais même pas que vous aviez un chien...

Josiane – Dieu !

Catherine – Votre chien s'appelle Dieu ?

Josiane – Lui au moins, je suis sûre qu'il existe. Et quand je l'appelle, il vient.

Catherine – La preuve...

Josiane – Dieu ! Viens ici mon chien.

Catherine – Il n'y a que la foi qui sauve...

Josiane – Où est-ce qu'il est encore passé, ce clébard. Je vais te ramener à la SPA moi, tu vas voir, ça ne va pas être long...

Josiane – Bon allez je vous laisse... À la revoyure...

Catherine s'en va. Josiane s'éloigne aussi en continuant à appeler son chien.

Josiane – Allez, aux pieds ! Je ne vais pas me mettre à genoux, quand même ! Dieu ! Tu vas voir la trempe que je vais te mettre si je t'attrape...

Fred arrive, look de racaille, et l'air sur le qui vive. Il porte un bonnet. Après avoir regardé à droite et à gauche, il baisse sur ses yeux son bonnet qui s'avère être une cagoule, sort de sa poche un revolver et pénètre dans la boutique. Il ne se passe rien pendant quelques instants. On entend un chien aboyer, un crissement de pneu, puis plus rien. Fred ressort, l'air penaud. Il n'a plus sa cagoule, et il est suivi par Sofia, qui tient le revolver par le canon.

Sofia – Allez, pour une fois, je me laisserai aller à une citation, mon jeune ami. Vous connaissez le proverbe : Qui vole un œuf vole un bœuf ?

Fred – Mon instituteur nous le répétait souvent, à l'école, pendant les leçons de morale.

Sofia – Visiblement, vous n'avez pas bien retenu la leçon...

Fred – Je suis vraiment désolé, Madame.

Sofia – Et à votre avis, que veut dire cette maxime ?

Fred – Je ne sais pas, moi... Il n'y a que le premier pas qui coûte... On commence par voler un œuf, et ensuite on vole le bœuf tout entier...

Sofia – Donc ?

Fred – Donc il vaut mieux ne jamais rien voler, même un œuf...

Sofia – C'est sans doute l'interprétation de ce proverbe que vous donnait votre instituteur, en effet.

Fred – Ce n'est pas ça que ça veut dire ?

Sofia – On peut voir ça comme ça, oui... Mais ça peut aussi vouloir dire le contraire.

Fred – Le contraire ?

Sofia – Qui vole un œuf, vole un bœuf, cela signifie aussi que voler un œuf, c'est la même chose que de voler un bœuf, n'est-ce pas ? Que c'est aussi grave...

Fred – Euh... Oui...

Sofia – Après l'école, je suis sûre que vous alliez au catéchisme, je me trompe ?

Fred – J'ai même été enfant de chœur... C'est d'ailleurs là que j'ai commencé à voler du vin de messe...

Sofia – Et que disent les Tables de la Loi à propos du vol ?

Fred – Tu ne voleras point... Je crois me souvenir que c'est le Septième Amendement...

Sofia – Le Septième Commandement, en tout cas. Le Septième Amendement, dans la Constitution Américaine, c'est le droit à un procès équitable. Mais ça revient à peu près au même, c'est vrai.

Fred – Un procès équitable...

Sofia – Quoi qu'il en soit, la Bible ne dit pas « Tu ne voleras pas un œuf et encore moins un bœuf ». La Bible ne fait pas dans le commerce de détail. Tu voles un œuf ou tu voles un bœuf, c'est le même tarif, quelle que soit la taille du bœuf. C'est un péché mortel et point barre. Croix de bois, croix de fer, si tu voles tu vas en enfer, pas vrai mon garçon ?

Fred – Oui Monsieur...

Sofia – Et du point de vue du code pénal, c'est pareil. Un vol c'est un vol. La sanction est exactement la même quel que soit le montant du butin, non ?

Fred – J'imagine...

Sofia – Si c'est un vol à main armée, ce sont les assises. Et en cas de récidive, c'est la perpétuité...

Fred – La... Ah, oui, quand même...

Sofia – Tu crois que c'est bien malin de risquer perpète pour les quelques dizaines d'euros que tu aurais trouvé dans mon tiroir caisse ?

Fred – Non, pas très...

Sofia – Bien... Tu commences à devenir raisonnable... Alors tu vois la banque, là-bas ?

Fred – Oui Monsieur...

Sofia – Quitte à risquer de finir ta vie en prison, tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux repartir avec le contenu de son coffre ?

Fred – Si, bien sûr...

Sofia – Un peu d'ambition, que Diable ! Il faut voir plus grand, mon vieux ! Mais attention, sans violence inutile. Parce que pour le cinquième amendement, c'est idem. Tu ne tueras point, on ne précise pas que ça te coûtera moins cher si le type que tu as refroidi n'était de toute façon pas bien fréquentable, et que personne ne le regrettera...

Fred – J'ai compris Monsieur, je vous jure...

Sofia range l'arme dans sa poche.

Sofia – Allez, je garde ton revolver pour l'instant...

Fred – Je peux m'en aller alors ? Vous n'allez pas appeler la police ?

Sofia – Vas-y, mon gars. Et souviens-toi : Qui vole un œuf vole un bœuf. Alors autant voler directement un bœuf.

Fred – Un bœuf...

Sofia – Une poule, si tu préfères jouer petit bras. Au moins tu auras des œufs tous les matins, sans avoir à risquer la prison tous les jours.

Fred – Une poule, vous croyez ?

Sofia – Pourquoi tu crois qu'on parle toujours des voleurs de poules et pas des voleurs d'œufs ?

Fred – Je ne sais pas Monsieur...

Sofia – C'est sûrement comme ça qu'a commencé le capitalisme, d'ailleurs. Tu piges ? Un type a volé une poule, et il s'est mis à vendre des œufs.

Fred – Où est-ce qu'on peut voler une poule ?

Sofia – Tu as raison, les poules, c'est de plus en plus difficile à trouver, surtout en ville. Alors comme tu m'as tout l'air d'être un gland, va plutôt braquer l'écureuil...

Fred – Merci Madame.

Sofia prend un poireau sur son étalage et le tend à Fred.

Sofia – Tiens, prends ça. Ça peut toujours servir...

Fred – Merci...

Sofia – Et n'oublie pas : la propriété c'est le vol !

Fred – Oui, Madame...

Sofia – Va dans la paix du Seigneur, mon fils... (*Sofia le bénit d'un signe de croix et Fred repart passablement déboussolé*). Ces jeunes... On se demande ce qu'on leur apprend à l'école...

Sofia rentre dans sa boutique. Eve arrive. Elle s'arrête devant les caisses de livres et se met à les regarder. Arrive Irène, un plan à la main et qui semble perdue. Charles aperçoit Eve.

Irène – Excusez-moi, je cherche l'Impasse du Progrès... Je crois que ce n'est pas très loin d'ici, mais...

Eve – L'Impasse du Progrès ? Ça me dit vaguement quelque chose, mais je ne sais pas trop...

Irène – D'après mon plan, il faut suivre l'Allée Robespierre, et continuer sur la Rue Karl Marx jusqu'à l'Avenue Jean Jaurès. L'impasse du Progrès donnerait sur la Place de l'Amitié entre les Peuples...

Eve – Ouh là... Mais mon pauvre Madame, vous n'y êtes pas du tout. Il date de quand votre plan ?

Irène – Je ne sais pas... Mais en centre ville, les rues ne changent pas beaucoup, non ?

Eve – Les rues, non... Faites voir... (*Elle prend le plan et l'examine*) 1955 ! Vous vous rendez compte !

Charles – Quoi ?

Eve – Mais depuis 1955, le Mur de Berlin est tombé ! La municipalité a changé de bord et les rues ont changé de noms...

Irène – Et alors ?

Eve – Alors vous allez prendre l'Allée Louis Philippe, et continuer sur la Rue Karl Lagerfeld jusqu'à l'Avenue Jean-Paul II. L'Impasse du Progrès donne sur la Place de la Nation.

Irène – Au moins l'Impasse du Progrès n'a pas changé de nom.

Eve – Vous allez où exactement ?

Irène – Au Centre National de la Recherche Scientifique.

Eve – Impasse du Progrès ? Ah mais ça n'existe plus !

Irène – Ça n'existe plus ?

Eve – C'est l'Église de Scientologie, maintenant.

Irène – Non ?

Eve – Le CNRS, ils ont déménagé. C'est Sentier des Frères Bogdanov, maintenant.

Irène – Et c'est où, ça ?

Eve – Vous allez tout droit, première à gauche, et vous verrez le cimetière. C'est juste en face.

Irène – Bon, et bien merci alors.

Eve – Il n'y a pas de quoi...

Irène s'en va. Eve se remet à examiner les livres. Sofia sort de sa boutique.

Sofia – Vous cherchez quelque chose en particulier ?

Eve – Non, je regarde...

Sofia – Prenez votre temps... Mais je vous conseille plutôt les primeurs, ils sont de saison. Par là, sauf exception, vous ne trouverez que de vieilles idées frelatées...

Eve – Merci.

Sofia – Vous vous appelez comment ?

Eve – Eve.

Sofia – Tenez, prenez une pomme ?

Sofia prend une pomme sur un étalage, et la tend à Eve.

Eve – Merci... (*Elle croque dans la pomme et continue un moment à regarder les livres*)
En fait, si... J'essaie de trouver un livre depuis des années... Mais ce serait un miracle que vous l'ayez.

Sofia – Les miracles, c'est ma spécialité.

Eve – Un livre qui n'est plus édité. Je regarde à tout hasard chez tous les bouquinistes devant lequel il m'arrive de passer. Mais il s'en est vendu tellement peu d'exemplaires...

Sofia – Dites toujours...

Eve – C'est un recueil de poèmes intitulé Rimes Orphelines.

Sofia – Rimes Orphelines...

Eve – Un petit livre paru à compte d'auteur il y a déjà pas mal de temps...

Sofia – Il n'y a pas de petits livres, il n'y a que de petits auteurs... Les Editions Confidentielles, c'est bien ça ?

Eve – Vous connaissez ce bouquin ?

Sofia – Je l'ai eu entre les mains il y a peu de temps, en effet. Je l'ai même feuilleté...

Eve – Et vous l'avez encore ?

Sofia – Malheureusement, je l'ai échangé la semaine dernière contre une livre de courgettes. Il faut bien payer les fournisseurs...

Eve – Ce n'est vraiment pas de chance... Et vous vous souvenez à qui vous l'avez vendu ?

Sofia – Comme les prostituées, j'ai quelques clients réguliers, mais celui-là était un occasionnel. En tout cas, je ne l'ai pas revu depuis...

Eve – Je peux vous laisser mon numéro de téléphone, au cas où ?

Sofia – Il arrive en effet que mes lecteurs me ramènent leurs bouquins une fois qu'ils les ont lus, parce qu'ils n'ont plus rien à se mettre sous la dent...

Eve lui tend sa carte de visite, qu'il prend.

Eve – Et comment ça se passe, dans ces cas-là ?

Sofia – Je leur reprend le bouquin contre une livre de primeurs.

Eve – Vous êtes un drôle d'épicière...

Sofia – Je troque, je vends, j'achète... C'est ce qu'on appelle le petit commerce... Une livre de carotte pour un livre de poche. Ça peut aller jusqu'au kilo de haricots verts pour un bouquin relié en cuir. Ou même de truffes pour une édition dorée sur tranche.

Eve – Le livre que je recherche était imprimé sur du papier recyclé...

Sofia – Ça dépend aussi du contenu, bien sûr... Le papier peut être recyclé, tant que les idées qui sont imprimées dessus ne le sont pas également.

Eve – Donc une livre de courgettes pour Rimes Orphelines.

Sofia – En fait, c'est à la tête du client... Il faut croire que celui-là m'a paru sympathique. Il m'arrive également de donner ou de refuser de vendre, vous savez. Et puis tout ce qui est rare n'est pas forcément cher. S'il n'y a aucune demande, comme pour la poésie... Vous avez lu Adam Smith ?

Eve – Non...

Sofia – C'est un économiste écossais... Pour l'économie, les écossais, il n'y a pas mieux... *(Voyant que son interlocutrice a la tête ailleurs)* D'accord, si je revois ce Monsieur, je vous appelle.

Eve – Merci... Et ce livre, vous dites que vous l'avez feuilleté ?

Sofia – J'ai lu quelques poèmes... Je me souviens d'un en particulier :

Le coquelicot rêve au bord du chemin, hors champ,
là où nulle moisson ne l'attend.
Imparfait comme une ébauche de fleur,
il est déjà couvert de la poussière du monde,
comme d'une farine.
Son produit n'est pas de bon pain blanc,
mais de croissant de lune.

Eve – Bravo ! Quelle mémoire... Alors ça vous a plu, ce coquelicot ? Enfin, je veux dire, pas suffisamment pour résister à l'envie de l'échanger contre une livre de courgettes, mais...

Sofia – Ça m'a paru sincère, en tout cas... Le minimum qu'on puisse demander à un livre, c'est la sincérité. Malheureusement, la plupart des bouquins qui sont édités aujourd'hui semblent avoir été concoctés en suivant la recette d'un livre de cuisine littéraire.

Eve – Bon, je ne vais pas vous déranger plus longtemps...

Sofia – C'est ce qu'on dit en général quand on commence à s'ennuyer.

Eve – Alors à bientôt, j'espère...

Eve s'apprête à partir. Sofia prend quelque chose dans un cageot.

Sofia – Tenez... Un bouquet de persil... C'est un cadeau de la maison...

Eve – Merci, ça fait très longtemps qu'un homme ne m'avait pas offert un bouquet...

Elle s'en va. Arrive Fred, en courant, et l'air paniqué, visiblement poursuivi. Sofia comprend la situation sans qu'il soit nécessaire de prononcer un mot.

Sofia – On dirait que votre retrait à la banque s'est avéré problématique... *(Fred le regarde avec désarroi)* La remise, dans le fond du magasin.

Fred se précipite à l'intérieur. Jacques, le commissaire, arrive accompagné de son adjoint Vincent.

Jacques – Bonjour Madame. Je suis le Commissaire Ramirez, et voici mon nouvel adjoint Sanchez, qui nous vient directement de l'ANPE.

Sofia – Bonjour Messieurs, quel bon vent vous amène ?

Jacques – La routine, Chère Madame... Un braquage à la Caisse d'Épargne...

Sofia – Je suis sûr qu'à vous deux vous allez arrêter le coupable sans délai.

Jacques – Nous le cherchons justement, vous ne l'auriez pas vu passer, par hasard ?

Sofia – Ça dépend... Il ressemble à quoi ?

Jacques se tourne vers Vincent.

Vincent – Il avait une cagoule, chef.

Sofia – Je n'ai vu passer personne avec une cagoule... Il y a des blessés ?

Jacques – Pensez-vous ! Un amateur. Il s'est enfui en abandonnant son arme sur place.

Vincent – On pensait que c'était un fusil à canon scié qu'il planquait sous son manteau. Mais on s'est rendu compte que ce n'était qu'un poireau...

Sofia – Un poireau ?

Jacques – Il ne viendrait pas de chez vous, par hasard ?

Sofia – Vous savez, des poireaux, j'en vends beaucoup. C'était un poireau de quel calibre ?

Jacques prend un poireau dans un cageot et le montre.

Jacques – Comme ceux-là à peu près.

Sofia – Ah oui, ça peut déjà faire pas mal de dégâts... *(Voyant que l'attention de Vincent est attirée par les caisses de livres)* Vous voulez un bon livre pour vous changer les idées ?

Vincent – Vous avez des romans policiers ?

Jacques lui lance un regard désapprobateur.

Jacques – De toutes façons, on n'a pas le temps. On est en service, là.

Sofia – Le braqueur au poireau... Ça ferait un bon titre de polar, non ?

Jacques – Donc vous n'avez rien vu ?

Sofia – Si j'étais vous, j'irai faire un tour du côté du cimetière. J'ai aperçu un drôle de type tout à l'heure qui courait dans cette direction.

Vincent – C’est maintenant que vous le dites...

Sofia – Je pensais qu’il faisait son footing. Mais maintenant que vous m’en parlez, il me semble qu’il courait très vite.

Jacques – Merci quand même.

Jacques et Vincent s’en vont en direction du cimetière. Sofia rentre dans la boutique, et en ressort quelques instants après. Il jette un coup d’œil à droite et à gauche avant d’inviter d’un geste Fred à sortir. Il lui indique la direction opposée de celle dans laquelle le commissaire est parti.

Sofia – Pars plutôt de ce côté-là si tu ne veux pas faire de mauvaises rencontres.

Fred – Merci.

Sofia – Et si tu veux mon avis, laisse tomber la carrière de voleur, même de voleur de poules. Visiblement, tu n’as pas de dispositions particulières pour ce noble métier...

Fred – Je vous le promets.

Sofia – Je ne te dis de te mettre à travailler, ce serait exagéré, mais je ne sais pas moi...

Fred apercevant les livres.

Fred – Peut-être que je devrais m’instruire un peu...

Sofia – Franchement, je te déconseille la lecture... À ton âge, si tu commences maintenant, ça pourrait te tuer...

Fred – Bon, je ferais bien d’y aller avant que les flics reviennent...

Sofia – Tu es sûr de ne rien oublier ?

Fred, à regret, sort de ses poches trois paquets de Pépitos qu’il a pris à l’intérieur de l’épicerie.

Fred – Désolé, un réflexe...

Sofia récupère les paquets de biscuits et tend un fruit à Fred.

Sofia – Prends plutôt une poire. Tu sais que pour rester en bonne santé, il faut manger cinq fruits et légumes par jour. Avec le poireau, ça t’en fera déjà deux. Tu as déjà l’air d’avoir meilleure mine. Allez file...

Fred s’en va. Sofia rentre dans la boutique pour remettre en place les paquets de Pépitos. Alban arrive et se met à regarder les livres. Eve repasse devant la boutique, et s’arrête pour jeter cette fois un coup d’œil sur les primeurs. Alban l’aperçoit et est visiblement sensible à son charme. Eve s’apprête à s’en aller.

Alban – Excusez-moi, je peux vous demander quelque chose ?

Eve (*méfiant*) – Oui...

Alban – J'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part.

Eve – C'est tout ce que vous avez trouvé ?

Alban – Pour ?

Eve – Pour me draguer !

Alban – Mais je ne vous drague pas... Enfin, si mais... Il n'empêche que j'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part. Ce n'est pas incompatible non ? Pourquoi est-ce qu'on n'aurait pas le droit de draguer quelqu'un qu'on a l'impression d'avoir déjà vu quelque part ?

Eve – En tout cas, moi je ne vous connais pas, alors si vous permettez...

Eve s'apprête à s'en aller.

Alban – Attendez une minute ! J'ai une autre question à vous poser...

Eve – La dernière alors... Je vous préviens, c'est votre joker... Je vous écoute...

Alban – C'est à dire que... J'ai dit ça comme ça, juste pour vous retenir et gagner un peu de temps... J'ai tellement peur de ne plus jamais vous revoir... Mais il n'y a rien qui me vienne à l'esprit là tout de suite... Si vous me donnez encore quelques secondes, je vais certainement trouver quelque chose à vous demander...

Eve – Je serai déjà partie...

Alban – Ou alors, vous me laissez votre adresse, et je vous poserai ma question par écrit quand ça me reviendra. Vous n'aurez qu'à m'envoyer votre réponse par la poste...

Eve – Alors là, bravo ! C'est la première fois qu'un inconnu me propose d'emblée une relation épistolaire.

Elle commence à partir.

Alban – Non ! Voilà, ça y est ! (*Il se tourne vers les légumes*) Je voulais vous demander comment on fait un gratin dauphinois.

Eve – Un gratin dauphinois ?

Alban – Pourquoi pas ? C'est très bon le gratin dauphinois... Ce n'est pas très léger, d'accord, mais c'est très bon...

Eve – Alors comme ça, simplement parce que je suis une femme, la première chose que vous pensez à me demander, c'est la recette du gratin dauphinois ? Mais vous êtes un horrible macho !

Alban – Là c'est vous qui êtes de mauvaise foi... Ce n'est pas la première chose qui m'est venue à l'esprit, mais vous avez refusé de répondre à ma première question...

Eve – Qui était si je me souviens bien : est-ce qu'on ne se serait pas déjà vus quelque part ? Vous arrivez parfois à vos fins avec une technique de drague aussi nulle ?

Alban – Rarement à vrai dire, mais c'est mon style. Qu'est-ce que vous voulez, on ne se refait pas...

Eve – Le style, c'est l'homme. C'est aussi mon avis. C'est pourquoi je vous dis adieu...

Alban – Dites-moi au moins votre prénom...

Eve – Eve...

Alban – Moi, c'est Alban. Et je ne vous dis pas adieu, car je suis sûr que nous sommes faits l'un pour l'autre. Ce qui implique bien sûr que nous sommes appelés à nous revoir très bientôt...

Eve – Et qu'est-ce qui vous rend si confiant ?

Alban – Alban et Eve ! C'est un signe, non ?

Eve – N'importe quoi...

Alban – Eve... Je soupirerai votre nom, le soir, en m'endormant tout seul dans mon lit.

Eve s'en va, en cachant un sourire amusé.

Alban – Je vous ai vue ! Vous avez souri !

Eve (*off*) – Dans vos rêves.

Sofia ressort avec à la main un paquet de Pépitos ouvert.

Sofia – Vous voulez un Pépito ?

Alban – Merci, mais j'évite de grignoter entre les repas.

Sofia – Moi aussi, mais comme j'adore grignoter, j'ai préféré supprimer les repas. On s'est déjà vu, non ?

Alban – La dernière personne à qui j'ai posé cette question a prétendu que je la draguais.

Sofia – Rassurez-vous, vous n'êtes pas du tout mon genre...

Alban – Je vous ai acheté un bouquin il y a quelques temps.

Sofia – Rimes Orphelines.

Alban – C'est ça.

Sofia – Vous l'avez lu, ça ne vous a pas plu, et vous venez pour me le revendre...

Alban – Pas du tout. J'ai beaucoup aimé au contraire. C'est même devenu mon livre de chevet :

Nos yeux, moitiés d'orange pressées,
ruissellent vers le creux de l'absence.

Ils scintillent un moment, étonnés
par la montée de l'imminence du départ.

Sofia – Les oranges ont toujours beaucoup inspiré les poètes...

Alban – En fait, je voulais savoir si vous aviez quelque chose d'autre du même auteur.

Sofia – Je crois que c'est son seul livre, mais sait-on jamais, il y en aura peut-être un deuxième. Tant qu'un auteur n'est pas mort, on n'est jamais à l'abri d'une récidive. Donc vous l'avez toujours ?

Alban – Bien sûr, pourquoi ?

Sofia – Une jeune femme est passée, tout à l'heure. Elle le cherchait.

Alban – C'est curieux, ce n'est pas un livre très connu. En tout cas, moi je n'en avais jamais entendu parler avant de le feuilleter chez vous. J'ai fait une recherche sur Google pour savoir en savoir plus sur l'auteur, mais je n'ai rien trouvé.

Sofia – Andy Warhol disait que chacun avait droit à son quart d'heure de célébrité. Aujourd'hui c'est l'anonymat le plus total qui est devenu un privilège réservé à quelques uns... Vous seriez prêt à me le revendre ?

Alban – Vous êtes un drôle de bouquiniste...

Sofia – On me le dit souvent. Et comme marchand de primeurs, je ne vous raconte même pas... Je vous en donne un kilo de tomates. Si j'ai bonne mémoire, je vous l'avais vendu pour une livre de courgettes.

Alban – Vous ne devez pas faire de gros bénéfices.

Sofia – Pour les connaisseurs, je vends aussi quelques champignons qui vous font voir la vie avec d'autres couleurs. Ils sont dans l'arrière boutique... Si vous êtes amateur... Évidemment, c'est un peu plus cher, mais je vous garantis que ça vaut le voyage...

Alban – Désolé, les champignons, je les préfère en omelette... Je n'avais pas l'intention de me séparer de ce livre, mais si votre cliente y tient tellement... Je pourrais garder une photocopie et lui laisser l'original.

Sofia – Très bien, je vais l'appeler. Vous pouvez revenir vers quelle heure ?

Alban – Je passerai vous le déposer en fin de matinée. (*Il examine les primeurs*) Elles sont bonnes, vos tomates ?

Sofia – C'est la pleine saison.

Alban – Et vos melons, ils viennent vraiment de Cavaillon ?

Sofia – Avec un peu de chance, ils y font escale, en tout cas. Si le camion qui les ramène du Maroc passe par là. C'est ce qu'on appelle la délocalisation, il paraît...

Alban – Je prendrai plutôt un melon, alors. Vous m'en mettez un de côté ?

Sofia – Pas de problème. (*Tandis qu'Alban s'apprête à s'en aller, Sofia prend un livre dans une caisse et lui tend*) Tenez, vous trouverez sûrement là dedans la recette du gratin dauphinois...

Alban sourit, prend le livre et s'en va. Sofia sort son portable et rentre dans la boutique en composant un numéro. Jacques et Vincent reviennent. Vincent porte un sac poubelle sur l'épaule.

Vincent – Bravo Commissaire ! Voilà une affaire promptement résolue...

Jacques – Vous êtes sûr que tout y est ?

Vincent – Ça... Le légiste nous le dira quand il aura réussi à recoller les morceaux... Vous vous rendez compte ? Si les ménagères de plus de cinquante ans se mettent à braquer les Caisses d'Épargne, maintenant... Où va-t-on ?

Jacques jette un regard vers la boutique.

Jacques – Vous saviez que cette épicerie arabe était tenu par un portugaise ?

Vincent – Non...

Jacques – Notre métier est de tout savoir, Vincent. Tout innocent est un coupable qui s'ignore...

Vincent (*regardant la boutique à son tour*) – Vous avez raison, patron... Ça aussi, c'est louche...

Jacques et Vincent sortent. Sofia ressort de la boutique, portable à l'oreille.

Sofia – Très bien, alors je vous attends tout à l'heure...

Il range son portable. Catherine revient.

Catherine – Vous n'êtes pas au courant ?

Sofia – Ça dépend... De quoi ?

Catherine – Ben pour Josiane !

Sofia – Josiane ?

Catherine – La dame à qui vous avez fourgué Le Discours de la Méthode tout à l'heure !

Sofia – Je ne savais pas qu'elle s'appelait Josiane, sinon, je ne lui aurais même pas vendu de bananes...

Catherine – Et pourquoi ça ?

Sofia – J'ai pour principe de ne jamais avoir commerce avec les Josianes... Mais bon, le mal est fait. Et alors, ça ne lui a pas plu, Descartes ?

Catherine – Elle est morte !

Sofia – Pas d'ennui, j'espère ? Je me sentirais un peu responsable...

Catherine – Elle est passée sous un chasse neige !

Sofia – Un chasse neige ? On est au mois d'août !

Catherine – À ce qu'on m'a dit, ils l'amenaient au garage municipal pour le réparer...

Sofia – Ce que c'est que le destin... À moins qu'il ne s'agisse d'un suicide...

Catherine – Croyez-moi, ce n'était pas beau à voir. Si je n'avais pas vu qu'elle tenait ce bouquin à la main, je n'aurais jamais su que c'était elle. C'est moi qui ait identifié le corps... Enfin quand je dis le corps...

Josiane arrive à son tour.

Josiane – Vous en faites une tête... On dirait que vous venez de voir un mort ?

Stupeur des deux autres.

Sofia – Quand je vous disais que la vie était un éternel recommencement...

Catherine – Ben vous n'êtes pas décédée ?

Josiane (*à Sofia*) – Pourquoi, j'ai l'air décédée ?

Sofia – Pas plus que d'habitude...

Josiane – Les gens ont toujours tendance à exagérer...

Catherine – Mais je vous ai vu tout à l'heure du côté garage, avec votre bouquin sous le bras. Sauf que votre bras était d'un côté de la route et le reste du corps en plusieurs morceaux de l'autre côté...

Josiane (*à Sofia*) – Ah, votre bouquin, parlons-en ! Je vous avoue que je ne suis pas arrivée rentrer dedans. Il m'est tombé des mains au bout de trois pages...

Sofia – Et vous voulez que je vous le reprenne.

Josiane – Non, je l'ai donné à un pauvre type qui passait par là. Ça a eu l'air de le passionner, parce qu'il s'est plongé dedans illico. Je lui ai dit que ce n'était pas bien prudent de lire en marchant dans la rue comme ça, mais qu'est-ce que vous voulez...

Catherine – Pour le chasse-neige, ça doit être lui...

Josiane – Il m'a dit que le Discours de la Méthode, ça l'aiderait sûrement à se restructurer...

Catherine – Maintenant, d'après ce que j'ai vu, il serait plutôt déstructuré.

Josiane – Bon ben ce n'est pas tout ça, mais il faut que j'aille faire ma soupe, moi.

Catherine – Et moi mon bœuf-carottes Vichy...

Josiane – Je connaissais les carottes Vichy, mais ça... Un plat que faisait votre grand-mère ?

Catherine – Mon grand-père. Il était gendarme. C'est lui qui a inventé la recette pendant la guerre...

Elles s'en vont. Sofia range un peu son étalage, puis rentre dans sa boutique. Eve revient, au moment même où arrive Irène.

Eve – Alors, vous avez trouvé le CNRS ?

Irène – Oui, oui, je vous remercie. Sentier des Frères Bogdanov, c'était bien ça.

Eve – Vous êtes une scientifique, alors ?

Irène – Au départ, oui... J'ai longtemps travaillé sur la théorie du Big Crunch.

Eve – Ça doit être passionnant.

Irène – Vous savez ce que c'est ?

Eve – Non, mais je n'osais pas vous le demander, pour ne pas avoir l'air d'une imbécile... Le seul Crunch que je connais, c'est une marque de chocolat, mais j'imagine que cela n'intéresse pas le CNRS.

Irène – Le Big Crunch, c'est une sorte de Big Bang, mais à l'envers.

Eve – C'est extraordinaire...

Irène – Malheureusement, c'est une théorie complètement démodée.

Eve – Je suis vraiment désolée...

Irène – Aux dernières nouvelles, il semblerait que la vitesse d'expansion de l'univers soit en accélération constante.

Eve – Ça va peut-être s'arranger, non ?

Irène – Alors on nous a coupé tous nos crédits de recherche...

Eve – En tout cas, si je peux faire quelque chose pour vous...

Irène – À moins que vous ne puissiez inverser la vitesse d'expansion de l'univers.

Eve – Pour ça, je préfère ne rien vous promettre, quand même...

Irène – Alors maintenant, je fais des extras pour la police.

Eve – La police ?

Irène – La police scientifique... On m'a demandé d'identifier l'auteur original de l'univers à propos d'une affaire de plagiat...

Eve – Mais c'est encore plus passionnant !

Irène – Vous trouvez ?

Eve – Non, je disais seulement ça pour vous faire plaisir...

Irène – De plus, c'est contraire à toutes mes convictions... J'ai toujours violemment combattu la thèse du créationnisme.

Eve – Je comprends...

Irène – Bon, je vous laisse... Malheureusement, il faut que j'y retourne...

Eve – Bonne chance pour vos recherches !

Irène repart, désespérée. Arrive Alban. Il tombe nez à nez avec Eve.

Alban – Ça y est, je me souviens maintenant ! Vous êtes l'auteure de Rimes Orphelines !

Eve – Comment le savez-vous ?

Alban – Il y a votre photo en dernière de couverture.

Eve – Je pensais que personne n'avait jamais lu ce livre...

Alban – Moi, je l'ai lu. Et apparemment, je ne suis pas le seul, puisque j'ai rendez-vous ici avec quelqu'un qui veut me racheter ce bouquin à prix d'or. On commence à se l'arracher, vous voyez ? C'est le début de la gloire...

Eve – Vous croyez...

Alban – En tout cas, je ne mentais pas quand je vous disais que je vous avais déjà vue quelque part !

Eve – C'est moi.

Alban – Vous ?

Eve – C'est moi qui veut vous racheter ce bouquin.

Alban – Mais pourquoi un auteur voudrait-il acheter son propre livre ?

Eve – Ma maison a coulé...

Alban – Votre maison d'édition, vous voulez dire ?

Eve – Quand on s'édite à compte d'auteur, c'est la même chose...

Alban – Et donc votre... maison a fait faillite.

Eve – Elle a coulé, je vous dis ! J'habitais sur une péniche.

Alban – D'accord... Un naufrage donc...

Eve – Je n'ai plus aucun exemplaire de cet ouvrage. Je voulais au moins en récupérer un. C'est une partie de moi-même, vous comprenez ?

Alban – Je comprends...

Eve – Alors ?

Alban – Alors quoi ?

Eve – Vous voulez bien me le revendre ?

Alban – Ça dépend à quel prix...

Eve – Vous êtes un gentleman, vous n'allez pas abuser de la situation ?

Alban – Je croyais que j'étais un affreux macho...

Eve – Combien en voulez-vous ?

Alban – On m'en a récemment offert un kilo de tomates.

Eve – Et ça ne vous suffit pas...

Alban – Disons qu'en plus, j'exige un dessus de table.

Eve – On dit un dessous de table.

Alban – Pas dans ce cas-là. Je vous échange ce livre contre une invitation à dîner. Nous pourrions partager ce melon sur une table.

Eve – La vôtre, par exemple...

Alban – Vous venez de me dire que vous n'aviez plus de maison... C'est oui ?

Eve – Je tiens beaucoup à récupérer ce livre.

Alban – Et je ne vais pas m'en séparer facilement.

Eve – Très bien. Discutons-en autour d'un melon.

Alban prend un melon dans l'étalage et ils s'en vont. Sofia sort de sa boutique.

Sofia – L'amour, toujours l'amour...

Arrive le commissaire Jacques et son adjoint Vincent.

Jacques – C'est pour nous que vous dites ça ?

Sofia – Alors commissaire, ça avance cette enquête ?

Jacques – L'affaire est dans le sac.

Vincent – On a retrouvé le fugitif.

Jacques – Il est mort. Écrasé par un chasse-neige en panne.

Vincent – L'autopsie a établi qu'il s'agissait d'un travesti se faisant appeler Josiane.

Jacques – Il tenait ça à la main. (*Jacques tend à Sofia Le Discours de la Méthode*) Ça ne viendrait pas de chez vous par hasard ?

Vincent – Comme le poireau...

Sofia – Le Discours de la Méthode...

Vincent – Comme quoi on peut être truand et philosophe à la fois.

Sofia – Cela vaut dans les deux sens, d'ailleurs. La philosophie est le plus souvent une escroquerie intellectuelle...

Josiane revient, affolée.

Josiane – Oh mon Dieu, Commissaire, je suis contente de tomber sur vous. J'ai perdu mon chien...

Jacques – C'est à dire que... d'habitude, ce n'est pas le genre de disparition qui relève de la mission de la Police Nationale.

Josiane – Je vous en prie, Commissaire... Mon grand-père était de la maison. Et je sais que vous êtes un ami des animaux.

Vincent – Il était de quelle couleur, votre chien ?

Josiane – Orange.

Vincent – Orange ? Vous voulez dire qu'il portait un manteau orange ?

Josiane – Un manteau ! En cette saison ! Quelle drôle d'idée...

Vincent – On voit tellement de chose, vous savez...

Josiane – Non, c'est le pelage de mon chien qui est orange.

Jacques – Donc, vous lui faites des colorations ?

Josiane – Mais pas du tout ! Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? C'est sa couleur naturelle !

Sofia – Vous permettez que je lui pose une question, Commissaire ?

Jacques – Mais je vous en prie. Si c'est de nature à faire avancer notre enquête...

Sofia – De quelle couleur sont les cheveux de Monsieur le Commissaire, chère Madame ?

Josiane – Eh bien violet, évidemment !

Sofia – Je crois avoir percé ce mystère, Commissaire.

Josiane – Mais ça ne me rend pas mon chien !

Jacques – Vincent, occupez-vous de cette affaire, voulez-vous.

Vincent part avec Josiane.

Vincent – Comment s'appelle votre chien, chère Madame ?

Ils sortent.

Sofia – On dirait que quelque chose vous préoccupe, Commissaire.

Jacques – J'enquête sur une affaire énorme... Je vous en parle sous le sceau du secret... Et seulement parce que j'affectionne particulièrement les Portugais. *(Avec un air entendu)* Vous voyez ce que je veux dire ?

Sofia – Pas du tout... Mais je serai muet comme une tombe, je vous le promets.

Jacques – Il s'agit d'une affaire de plagiat.

Sofia – Concernant un de mes livres ?

Jacques – Oui, entre autres...

Sofia – Entre autres ?

Jacques – Vos primeurs, aussi...

Sofia – Un plagiat concernant des fruits et légumes ?

Jacques – Je vous ai dit que c'était une affaire énorme... Tenez-vous bien, ce plagiat concernerait la totalité de l'univers.

Sofia – Non ?

Jacques – Tout ça ne serait qu'une gigantesque contrefaçon.

Sofia – Et c'est l'auteur de l'œuvre originale qui a porté plainte ?

Jacques – L'auteur ? On est aussi à sa recherche, figurez-vous... On a mis la police scientifique sur le coup...

Sofia – C'est incroyable, en effet... Et qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille, Commissaire.

Jacques – Là encore, tout ce que je vous dis est classé confidentiel défense. Mais je sais que je peux compter sur votre discrétion, n'est-ce pas ?

Sofia – Bien sûr...

Sanche – Le Ministère des Armées vient de nous signaler la présence dans la région d'une licorne divaguant par monts et par vaux...

Sofia – Une licorne ?

Jacques – Apparemment, elle se serait échappée du troupeau... Vous comprenez qu'un monde dans lequel des troupeaux de licornes se baladent en liberté ne peut être qu'une contrefaçon...

Sofia – Évidemment.

Jacques – À moins que...

Sofia – Oui ?

Jacques – À votre avis, qu'est-ce qui explique que cette dame, là, qui a perdu son chien, voit à ce point la vie en couleurs ?

Vincent – Elle est peut-être daltonienne... Et en plus, elle se prénomme Josiane...

Jacques – Ou bien elle a absorbé une substance hallucinogène... Vous permettez que je jette un coup d'œil dans votre boutique ? Je suis amateur de champignons, et un de mes indicateurs m'a signalé que les vôtres étaient du genre atomiques...

Sofia – Mais je vous en prie, après vous...

Ils entrent. Eve et Alban repassent par là et s'arrêtent un instant devant la boutique.

Eve – Votre melon était excellent.

Alban – C'est un melon de Cavaillon.

Eve – Vous avez raison, il faut se méfier des imitations... Merci pour cette invitation... et pour le livre.

Alban – J'ai beaucoup aimé vos Rimes Orphelines...

Eve – Pourtant, je n'en ai vendu que trois exemplaires. Et je soupçonne ma mère de les avoir achetés tous les trois. Avant de les revendre pour faire bouillir la marmite.

Alban – On peut donc avoir une mère et écrire des rimes orphelines.

Eve – À moins de mourir avant ses parents, nous sommes tous destinés à devenir orphelins tôt ou tard, non ?

Alban – C'est pourquoi j'imagine nous cherchons tous l'âme sœur... En espérant qu'elle, elle ne meurt pas avant nous.

Ils s'éloignent en se tenant par la main tout en souriant bêtement. Jacques ressort avec Sofia, menotté.

Jacques – Des champignons prohibés dans votre réserve, et un calibre dans votre tiroir caisse...

Sofia – Si je vous disais que j'ai confisqué ce revolver à un gamin pour l'empêcher de faire des bêtises, vous ne me croiriez pas.

Jacques – Vous savez ce que vous risquez ?

Sofia – Vous allez me condamner à boire la ciguë ?

Jacques – Qu'est-ce que c'est que ça ?

Sofia – Un poison. Celui que Socrate, le père de la philosophie, a dû boire après sa condamnation.

Jacques – Et de quoi était-il accusé ?

Sofia – Impiété et corruption de la jeunesse... Il eut l'occasion d'échapper à la mort, mais il préféra l'accepter, pour démontrer que la soumission à la loi est le fondement de la justice.

Jacques – Une attitude un peu pétainiste, en effet, mais ce n'est pas un policier comme moi qui va prêcher la désobéissance civile...

Sofia – Dès le début, le ver était dans le fruit de la philosophie. Socrate déjà se prenait pour Jésus-Christ ...

Jacques – Ce goût du sacrifice ostentatoire leur a quand même permis d'atteindre une certaine forme de célébrité.

Sofia – Les hommes ont toujours adoré les martyrs. Ils en ont un pour chaque jour du calendrier. Vous savez pourquoi vous allez me retirer ces menottes ?

Jacques – Je ne savais même pas que j'allais le faire.

Sofia – Vous allez le faire, croyez-moi.

Jacques – Pour ne pas faire de vous un martyr ?

Sofia – Parce que vous n'êtes pas un vrai commissaire de police.

Jacques – Vraiment ?

Sofia – Pas plus que je ne suis épicière ou bouquiniste.

Jacques – Qu'est-ce qui vous fait penser que je ne suis pas commissaire ?

Sofia – Vous venez de me dire que le monde entier était une contrefaçon... C'est donc que vous aussi qui conduisez l'enquête n'êtes pas un vrai policier.

Jacques – C'est un raisonnement qui se tient..

Sofia – Et puis je suis allé au théâtre hier soir, et vous jouiez déjà le rôle d'un commissaire.

Jacques – C'est mon emploi, paraît-il. Et le second rôle, vous le trouvez comment ?

Sofia – Votre assistant ? Très mauvais aussi...

Jacques retire les menottes de Sofia.

Jacques – Ce n'était pas de vraies menottes, de toutes façons. Vous croyez qu'on va nous lancer des tomates ?

Sofia – J’espère... Il faut bien que je renouvelle mon stock de primeurs...

Noir.

Scénariste pour la télévision et auteur de théâtre, Jean-Pierre Martinez a écrit une trentaine de comédies régulièrement montées en France et à l'étranger.

*Toutes les pièces de Jean-Pierre Martinez sont librement téléchargeables sur :
www.comediatheque.com*

*Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle.
Toute contrefaçon est passible d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison*

Paris – Mai 2015
© La Comédi@thèque - ISBN 979-10-90908-65-9
Ouvrage téléchargeable gratuitement.